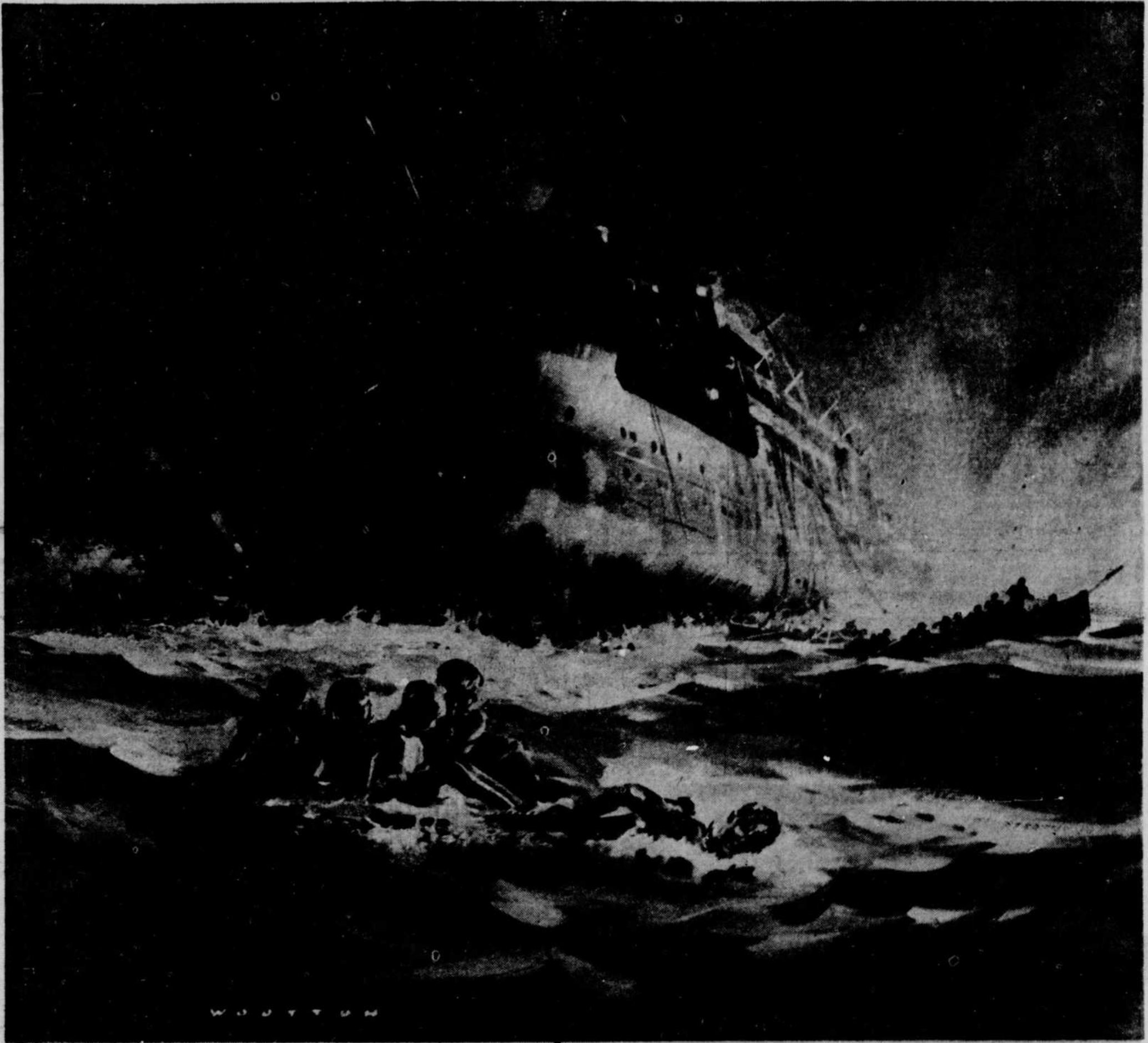


## Le torpillage du "City of Benares".



Le 23 septembre dernier, une dépêche nous racontait "les péripéties tragiques d'une nuit d'horreur passée par les survivants d'un paquebot qui transportait des jeunes réfugiés britanniques au Canada, paquebot qui fut torpillé sans avertissement sur une mer orageuse, à 10 heures du soir, à 600 milles de la terre ferme". Et la dépêche ajoutait : "Le navire coula en moins de vingt minutes, quelques-unes des personnes qui se trouvaient à bord furent tuées par la torpille. D'autres furent projetées à la mer en essayant d'atteindre les chaloupes de sauvetage. D'autres encore se noyèrent lorsque les chaloupes dans lesquelles elles se

trouvaient furent renversées par d'énormes vagues. Plusieurs moururent de froid, de misère et de privation dans les chaloupes avant qu'un navire de guerre ne vint les chercher."

Il s'agissait du "City of Benares". Environ 300 personnes perdirent la vie au cours de ce désastre qui se produisit le 17 septembre, mais qui ne fut annoncé, par l'Amirauté britannique, que le 22.

On se souvient encore des récits qu'ont fait de ce torpillage de nombreux rescapés. On entend encore le cri d'indignation qui s'éleva, dans tout le monde civilisé lorsque fut connu ce nouvel acte de sauvagerie des Nazis.

Notre photographie (l'oeuvre d'un artiste anglais), illustre un des épisodes les plus tragiques de cette nuit d'horreur : le sauvetage de la famille Bech, de Bognor. Voici ce que raconta Sonia Bech, 11 ans, qui fut rescapée avec sa mère, une soeur de 14 ans, Barbara, et son frère Derek, âgé de 9 ans :

"Il était environ 10 heures, mardi soir, et j'étais au lit quand un choc soudain se produisit. Je sautai hors du lit avec les autres quand sonna la cloche d'alarme. Nous montâmes sur le pont, maman, Derek, Barbara et moi. Le navire s'inclinait du côté de la poupe. Nous nous ren-

dîmes à la chaloupe qui nous avait été assignée précédemment, mais la chaloupe n'était plus là. Nous courûmes vers la poupe. Quelqu'un nous cria : "Montez sur le pont!" Nous montâmes mais le navire était déjà profondément incliné, la proue sortie hors de l'eau. L'un des passagers nous demanda de descendre dans une chaloupe par l'échelle de corde. Mais la chose était déjà impossible, tellement le navire était penché. Nous retournâmes à l'arrière. Un officier nous dit alors qu'un radeau avait été mis à l'eau. Il nous aida à monter à bord."

(Copyright TRANSATLANTIC NEWS)

# »» La culture du lin



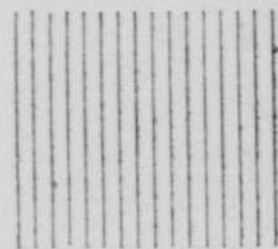
● L'usine de De Beaujeu, la première à être construite en province de Québec. La Coopérative de Vaudreuil-Soulanges y a ses bureaux de direction et d'administration.

Les touristes qui ont traversé, cette année, les comtés de Vaudreuil et Soulanges, une des régions agricoles les plus riches de notre Province, n'ont pu s'empêcher de remarquer de vastes étendues couvertes d'une plante relativement peu connue chez nous : le lin. Une tige glabre, longue et fine, de 25 à 30 pouces environ, terminée par une grappe de fruits en forme de capsule. Sa couleur glauque prêtait aux champs l'aspect d'une mer intérieure. Puis "l'été jaunissant" dorait cette moisson abondante qui arrivait presque au brun foncé à l'époque de sa maturité. A la fin d'août, les épis s'alignaient symétriquement sur le sol. La faucheuse, ou l'arracheuse, était passée.

La culture du lin n'est pourtant pas nouvelle chez nous. Nos grand-mères savaient filer le lin. Et dans les cercles de fermières, les jeunes filles d'aujourd'hui renouvellent avec un art nouveau cette industrie domestique.

Mais si la culture du lin n'est pas nouvelle, elle n'avait guère jusqu'ici beaucoup d'importance. Malgré les campagnes de propagande c'est à peine si l'on vendait encore en 1938, le vingtième de notre production totale. C'est que, depuis 1932, le lin est en train de devenir une de nos principales cultures. Si rien n'en arrête les progrès croissants les régions agricoles

de la province de Québec connaîtront bientôt une nouvelle source de profits considérables. Il importe toutefois de reconnaître que les principaux artisans de ce progrès de la culture du lin ont été les membres de la Coopérative de Vaudreuil - Soulanges, guidés par



● Il y a peine cinq ans c'est encore à la main qu'on arrachait le lin et liait en gerbes.



## Une visite à la coopérative de Vaudreuil-Soulanges

leur gérant général, M. Joseph Cloutier.

Jusqu'en 1932, la culture du lin s'était lentement développée dans la paroisse de Saint-Polycarpe et ses environs. On avait même formé, avec l'aide du gouvernement provincial, une coopérative pour en favoriser la production. Mais comme le principal objet de cette production était la fabrication de l'étoffe de rembourrage, les fabricants de meubles de Montréal ne pouvaient en absorber toute la production et l'encombrement du marché conduisit à deux pas de sa perte la Société Coopérative des Producteurs de Lin de Vaudreuil-Soulanges. Il est heureux pour la province que l'on ait alors vu entrer en scène un jeune chef d'une rare valeur pour donner à la culture du lin l'importance qu'elle était susceptible de prendre au pays. Ce chef, ce fut M. Joseph Cloutier.

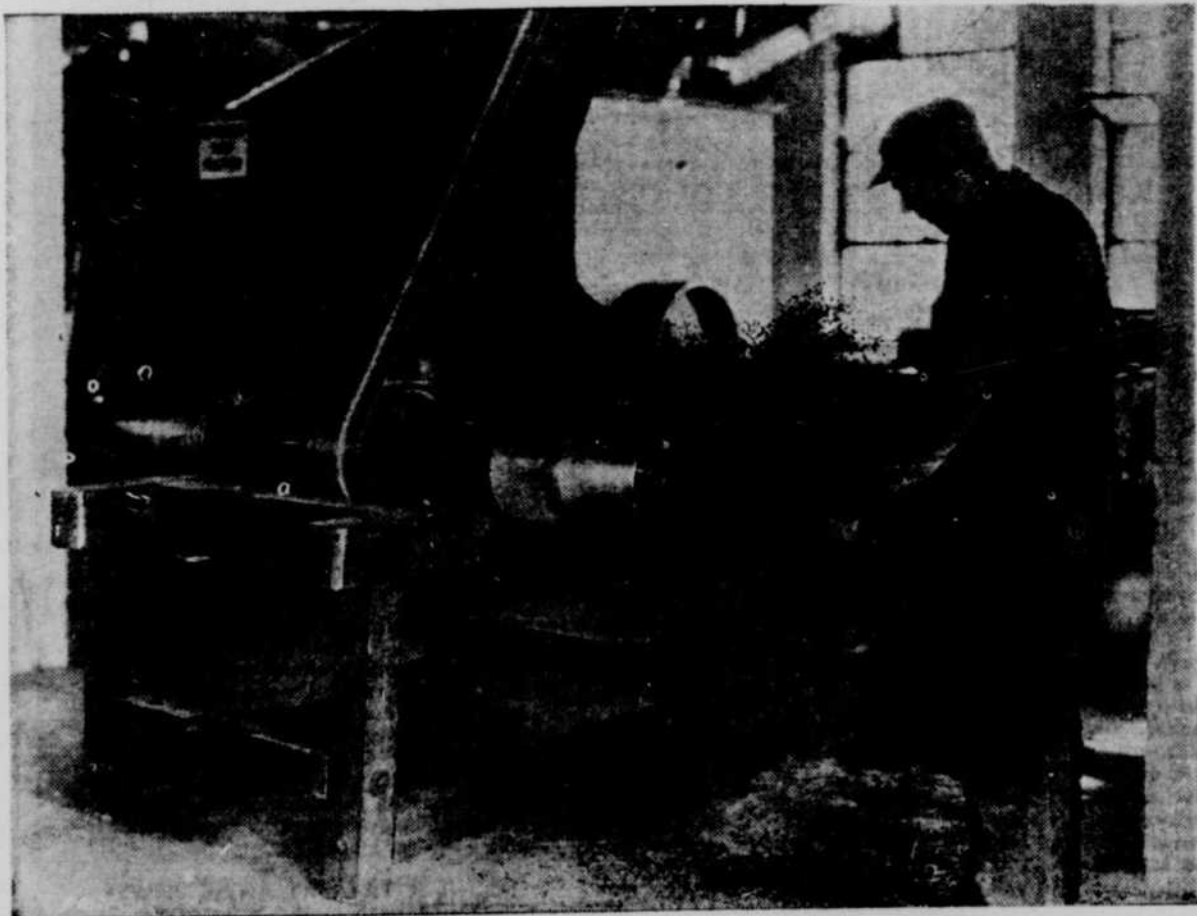
Doué d'une bonne culture classique, d'une solide formation commerciale acquise à l'École des Hautes Etudes Commerciales de Montréal, joignant à d'excellentes qualités d'administrateur celle d'un parfait gentilhomme, M. Joseph



● M. Joseph Cloutier, gérant actuel de la Société Coopérative des Producteurs de Lin de Vaudreuil-Soulanges, le vrai créateur de l'industrie du lin au Canada.

Cloutier fit de la Société Coopérative des Producteurs de Lin de Vaudreuil-Soulanges, un succès sans précédent. On en jugera d'ailleurs par ces quelques chiffres.

En 1933, les 120 membres de la société réalisaient un chiffre d'affaires



● L'égrenage du lin.

de \$12,242.47 avec les récoltes antérieures en entrepôt par suite de l'encombrement des marchés locaux. Dès l'année suivante, la société a diminué de 10 membres à cause du peu de succès obtenu jusque-là. Mais ceux qui restent ensemencent une surface de 375 arpents et portent leur chiffre d'affaires à \$22,450.50. Le succès s'annonçait. Six ans plus tard, le nombre des membres atteignait 362, la surface ensemencée, 4850 arpents, et le chiffre d'affaires, \$431,500, soit environ un demi-million.

Les pronostics de l'année courante sont des meilleures. Le nombre des membres s'est accru de 187 nouveaux producteurs et on a ensemencé une étendue de 8500 arpents. La récolte étant bien réussie, M. Cloutier affirme que le chiffre d'affaires dépassera sûrement le million.

La Coopérative des Producteurs de Lin de Vaudreuil-Soulanges est devenue maintenant la plus grande organisation du genre dans l'empire britannique et peut-être même dans le monde entier.

Comment cette évolution rapide s'est-elle accomplie ? En acceptant la gérance de la société, en 1932, M. Joseph Cloutier savait qu'il devrait lui donner une orientation nouvelle. La fabrication de l'étoffe à laquelle on s'était borné jusque-là se refusait à toute expansion et n'offrait guère d'avenir aux producteurs de lin. Il envisagea donc sérieusement le problème et finit par le résoudre de la façon la plus heureuse. Il fallut tout d'abord initier les fer-



# dans la province de QUEBEC

miers à cette culture pour en arriver à la fabrication de la filasse qui offrait seule quelque chance de succès. M. Cloutier s'adjoignit à cette fin des experts qui se livrèrent avec les producteurs de lin à de longues et coûteuses expériences. Il entreprit en même temps plusieurs voyages en Europe, particulièrement en Irlande, en Belgique, en Tchéco-Slovaquie et en Pologne. Il étudia sur place les divers procédés de manutention et de classification et il sut mettre à profit les connaissances acquises. Au retour de chaque voyage il en faisait bénéficier ses collègues et il pouvait procéder à l'installation des machines les plus modernes nécessaires à l'industrie du lin.

La conquête des marchés extérieurs s'imposait. Avec l'aide de M. R. J. Hutchison, chef du département de la fibre à Ottawa, il réussit à faire connaître le lin du Québec dans les centres anglais, belges et allemands. Ces marchés qui ne s'approvisionnaient

ciété était en mesure de présenter sur ces marchés un matériel de plus en plus uniforme et de mieux en mieux classifié.

La guerre actuelle a fermé tous nos marchés extérieurs moins celui de l'Angleterre. Mais celle-ci a besoin de fibre de lin plus que jamais et elle en réclame la production totale. Cette culture ne connaîtra donc pas de ralentissement et notre pays peut compter désormais sur le lin comme une de ses principales sources de revenus. Il est bien juste d'en attribuer le mérite à M. Joseph Cloutier et aux membres de la Société Coopérative des Producteurs de Lin de Vaudreuil-Soulanges. Ce sont eux qui furent les véritables pionniers du lin au Canada.

Nos lecteurs seraient peut-être curieux de connaître comment se fait la culture du lin. Rien de bien compliqué pour la culture elle-même. Le lin se sème comme tout autre grain et ne demande guère plus de travail que le



● Un champ de lin arrivé à sa maturité. C'est le même aspect qu'offrait les 9,000 arpents en culture, cette année, dans la région de Vaudreuil-Soulanges.



● Un moulin au repos nous montre comment les couteaux de bois frappent la fibre dans leur mouvement de rotation.

Europe surtout par immersion dans une eau qui ne contient ni calcaire ni sulfate de chaux. Deux ou trois années d'expérience ont appris à nos producteurs canadiens que le rouissage pouvait se faire sur le champ en le laissant exposé au soleil et à la pluie pendant trois semaines environ.

Après le rouissage, le lin est engrangé ou transporté tout de suite à l'usine où on lui fait subir les dernières opérations : broyage, égrenage, teillage. Remarquons en passant que la Coopérative des Producteurs de Lin de Vaudreuil-Soulanges possède actuellement quatre usines qui opéreront, cette année à plein rendement et procureront du travail, pendant dix mois, à plus de 225 ouvriers.

Le lin broyé et égrené sert à la fabrication d'étoffe de rembourrage surtout. Le lin teillé, c. à. d. débarrassé de ses pailles et de ses morceaux de bois par l'action des moulins appelés moulins flamands, est ensuite soumis à une turbo-teilleuse pour en obtenir une filasse soyeuse. Cette filasse est groupée en gerbes serrées, liées automatiquement et classifiées ensuite pour l'exportation en pays européen.

Et c'est là que le lin de chez nous devient, comme s'exprimait si gentiment Mme Françoise Gaudet-Smet, "le bijou des dentellières, le fil précieux dont on fait les tissus royaux, le fil sacré exigé par la liturgie pour toute la lingerie servant au culte". Nous pourrions ajouter qu'il deviendra même un facteur de victoire pour nos armées. C'est le lin qui sert à recouvrir les ailes d'avions qui protègent l'Angleterre contre l'assaut sauvage des hordes teutoniques et c'est encore lui qui recouvre les chirurgiens et les infirmières des salles d'opération. Intensifions donc la production du lin. C'est un moyen de prendre part à la victoire qui s'annonce.

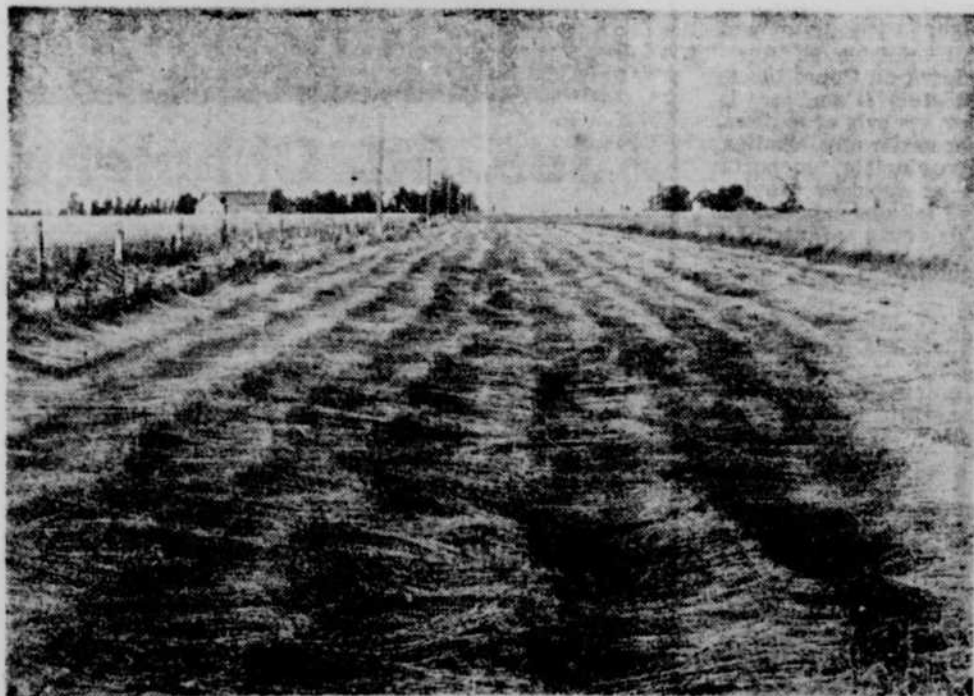


qu'en Russie Soviétique s'intéressèrent à notre lin et jusqu'au début de la guerre présente, la demande excédait notre production toujours croissante et toujours meilleure. La machinerie importée d'Europe permettait en effet d'intensifier cette production et la So-

foin. On le sème vers le mois de mai. Il doit rester 90 jours en terre pour acquérir toute sa résistance. Le temps de la récolte arrivé, on le fauche ou on l'arrache. Le lin fauché ne sert pratiquement qu'à la fabrication de l'étoffe tandis que le lin arraché peut

servir à la fabrication de la toile la plus fine à cause de sa qualité supérieure.

Une fois coupé ou arraché le lin doit être débarrassé d'une matière gommeuse qui sonde les fibres. C'est le rouissage, procédé qui s'accomplit en



● L'arracheuse est passée. Elle a aligné symétriquement sur le sol les tiges fibreuses du lin.



● Une des premières arracheuses importées de Belgique par M. J. Cloutier dans la province de Québec.

# Anniversaires canadiens ●●●

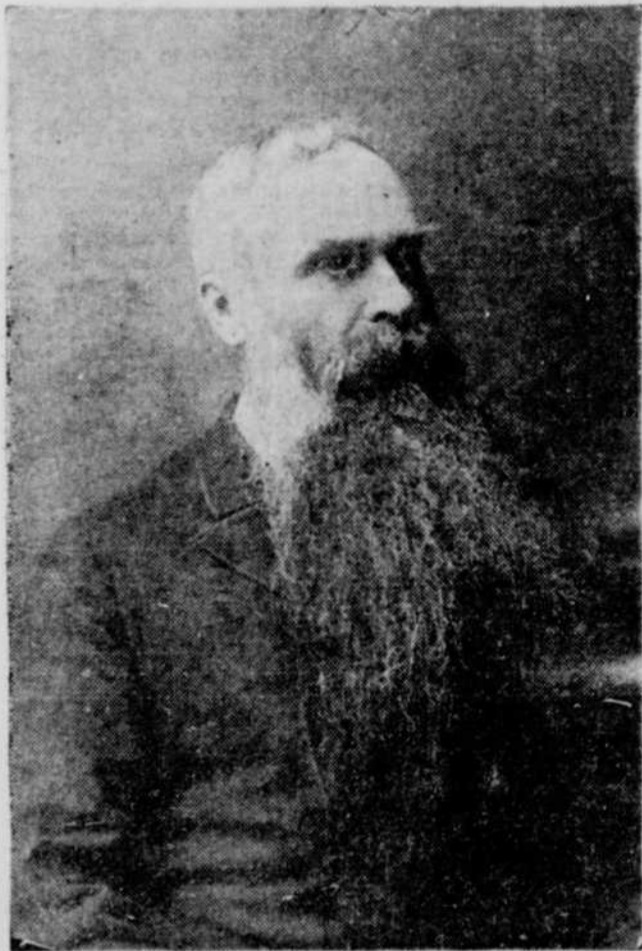
Né à Terrebonne le 26 septembre 1840, sir LOUIS-OLIVIER TAILLON fit ses études classiques au collège Masson et son cours de droit sous les avocats Fabre, Lesage, Jetté et Girouard. Il se fit inscrire au Barreau en 1865. Le 24 juin 1874, il fut le principal promoteur de la manifestation nationale canadienne-française.

En 1875, il fut élu député de Montréal-Est à l'Assemblée législative. Du 8 mars 1882 au 23 janvier 1884, il présida l'Assemblée législative. De cette date au 20 janvier 1887, il fut Conseiller législatif et membre du cabinet Ross, avec le portefeuille de Procureur général. Le 13 janvier 1887, il avait constitué un ministère qui, mis en minorité, démissionna le 29 janvier de la même année.

Le 21 décembre 1891, après le renvoi du ministère Mercier par le lieutenant-gouverneur, il entra dans la combinaison de M. de Boucherville jusqu'au 16 décembre 1892, en qualité de ministre sans portefeuille. Après la démission du premier ministre, il réorganisa le cabinet. Le 1er décembre 1896, il donna sa démission pour devenir maître-général des Postes dans le ministère fédéral de sir Charles Tupper. Battu aux élections générales, il se retira en juillet 1896.

En 1911, sir L.-O. Taillon était nommé maître des Postes à Montréal, poste qu'il occupa jusqu'en 1915. Il avait été fait chevalier le 1er janvier 1916. En juillet 1875, il avait épousé Louise-Georgina Archambault. Il est décédé à Montréal le 25 avril 1923.

"Une forte et brillante organisation physique et intellectuelle, une nature de soldat et d'artiste, pleine de vitalité, de vivacité, de contrastes, faite de poudre à canon et d'huile d'olive; un caractère original passant facilement de la brusquerie et de l'impatience à la douceur et à l'attendrissement: un esprit fin, remuant, brillant comme une aurore boréale, souple, propre à



**Ls.-Olivier Taillon**

— 1840-1923 —

avocat, homme politique, ministre, premier ministre, maître-général des Postes, chevalier de St-Michel et St-Georges.

tout; une tête vivante où les idées sérieuses, sombres même, et les pensées joyeuses se succèdent et se remplacent avec la rapidité de l'éclair, une voix superbe, pour chanter ou pour parler; une éloquence un peu indolente, parfois, comme son caractère, puis soudain agressive, belliqueuse, retentissante; une verve intarissable; une mitrailleuse de bons mots, de réparties, de boutades et d'apostrophes spirituelles, tel est le portrait qu'a tracé de sir L.-O. Taillon, le sénateur L.-O. David, dans "Souvenirs et Biographies".



**Honoré Mercier**

— 1840-1894 —

journaliste, avocat, homme politique, premier ministre de la province de Québec, grand-croix de Saint-Grégoire-le-Grand et comte romain.

Fils de cultivateur, HONORÉ MERCIER naquit à Iberville, le 15 octobre 1840. En sortant du collège des Jésuites, il se fit étudiant en droit au bureau social Laframboise et Papineau. Il fit aussi du journalisme et, en 1862, il était rédacteur en chef du "Courrier de Saint-Hyacinthe". Admis au Barreau en 1865, il abandonna le journalisme l'année suivante. Il se refusa à admettre l'idée même de la Confédération qu'il jugeait dangereuse pour sa nationalité, se contentant d'exercer sa profession. Il reparut dans l'arène, en 1871, lors de la formation du "parti national".

En 1872, il était élu député de Rouville aux Communes et, en 1873, il prit une part importante à la discussion concernant les écoles du Nouveau-Brunswick. En 1874, il ne fut pas candidat. En 1878, il fut battu dans le comté de St-Hyacinthe, mais en 1879 il fut élu à la Chambre provinciale. Il devint Solliciteur général et, en 1883, M. Joly ayant résigné son titre de chef du parti libéral, M. Mercier fut unanimement choisi pour lui succéder. C'est dans ce rôle que M. Mercier a été appelé à déployer ses qualités d'orateur et d'homme d'Etat. En 1885, il fit une campagne dans plus de soixante localités pour soulever l'indignation publique contre la pendaison de Louis Riel. En 1886, son énergique intervention amena la défaite et la retraite des Conservateurs.

Le 29 janvier 1887, Honoré Mercier devenait premier ministre jusqu'au 16 décembre 1891: simultanément il fut tour à tour Procureur général, ministre de l'Agriculture et de la Colonisation, président du Conseil exécutif. Pendant sa ferme administration, il améliora la voirie, les ponts, les chemins de fer, les arts et métiers, régla la question de l'indemnité à accorder aux Jésuites, convoqua une conférence interprovinciale, supporta l'union commerciale et augmenta les subsides provinciaux; il accorda, par le vote d'une loi, des concessions territoriales aux pères de famille de douze enfants. La question du chemin de fer de la baie des Chaleurs amena sa démission, ainsi que l'accroissement de la dette publique.

Honoré Mercier avait épousé Léopoldine Boivin, de St-Hyacinthe, qui lui donna une fille, Elise, mariée à sir Lomer Gouin; d'un second mariage, avec Virginie Saint-Denis, naquirent plusieurs enfants dont Honoré, l'aîné, qui fut ministre à Québec. En 1893, Honoré Mercier publia "L'avenir du Canada". Il mourut le 30 octobre 1894.

L'année 1940 a marqué de nombreux anniversaires. Il en est quelques uns que nous voulons signaler aujourd'hui d'une manière particulière. Trois anniversaires de naissance d'hommes politiques qui ont fait leur marque dans l'histoire du Canada français: sir Louis-Olivier TAILLON (26 septembre 1840), l'honorable Honoré MERCIER (15 octobre 1840) et sir Joseph-Adolphe CHAPLEAU (9 novembre 1840).

Né à Sainte-Thérèse, le 9 novembre 1840, sir JOSEPH-ADOLPHE CHAPLEAU étudia au collège de Saint-Hyacinthe. Il se fit inscrire au Barreau en 1861 et exerça sa profession à Montréal, surtout en qualité de criminaliste de renom.

Elu à l'Assemblée législative dans son comté (1867-1882), il entra dans le ministère Ouimet comme Solliciteur général (1873-1878) et Secrétaire provincial (1876-1878). Premier ministre de 1879 à 1882, il prit le portefeuille de l'Agriculture et des Travaux publics, puis des Chemins de fer. Transféré par ses électeurs aux Communes, il fut muni du portefeuille de Secrétaire d'Etat et de celui des Douanes.

Le 5 décembre 1892, il était promu lieutenant-gouverneur de la province de Québec, poste qu'il occupa jusqu'au 1er février 1898. Il mourut à Montréal le 13 juin suivant. Conseiller privé depuis 1882, il fut promu chevalier commandeur de Saint-Michel et Saint-Georges le 20 mai 1896. En 1881, Léon XIII le nomma commandeur de l'Ordre de St-Grégoire et, en 1882, le gouvernement français lui accorda la légion l'honneur. Il avait épousé, en 1882, Marie-Louise King.

Il est facile de se convaincre, en voyant Chapleau, a écrit L.-O. David, que ce n'est pas un homme ordinaire. Et il ajoutait:

M. Chapleau a en effet une intelligence hors ligne, les facultés les plus variées et les plus précieuses, un esprit capable de résoudre les problèmes les plus difficiles de l'algèbre aussi bien que d'apprécier la délicatesse d'un sonnet ou d'une mélodie. Personne ne possède plus que lui le don de l'éloquence, ce talent précieux qui consiste à agir sur ses semblables au moyen de la parole. Il a la puissance de la pensée, la faculté de sentir vivement et la facilité de traduire au dehors par la parole, ses idées et ses sentiments: trois choses qui constituent



**Jos.-Ad. Chapleau**

— 1840-1898 —

avocat, homme politique, premier ministre, lieutenant-gouverneur, commandeur de St-Grégoire-le-Grand, chevalier de St-Michel et St-Georges.

l'orateur... Son organisation physique se prête admirablement aux opérations de son esprit... Il a de la pose, du geste, une voix mélodieuse que l'on prend plaisir à écouter, même quand on ne partage pas ses opinions. M. Chapleau est un véritable tribun, un orateur populaire remarquable... C'est un charmeur, un magnétiseur, un charmeur superbe... Il a fait honneur à sa province, à sa nationalité par son esprit, son tact et son habileté... Son éloquence a laissé des traces profondes et lumineuses dans la mémoire du peuple.

# TERRY

ET LES  
**PIRATES**

PAR

**MILTON  
CANIFF**

Nous avons vu le signal de Fan-Tan nous annonçant que lui et le Muet avaient réussi à disposer des messages des pêcheurs envahisseurs, mais il nous faudra agir vite avant que ceux-ci soupçonnent quelque chose.

Si M. Hennick peut se glisser dans le village et rapporter de la dynamite, ton plan devrait réussir, Patrick.

Il a la tête rasée et il s'est habillé de façon à ressembler à un chinois, mais il risque gros!

Pendant ce temps... dans le village.

Je vous tiens responsable de ce qui est arrivé... Si Ryan et les autres avaient été avec nous dans le bateau, nous ne serions pas ici en ce moment!

Tout cela est futile!... Essayez de dormir... Il faudra tenter de nous enfuir quand nous aurons pris un peu de repos.

Dormir... quand tout ce que nous avons fait est d'être venues échouer ici... Qu'est-ce que cela?

Je suis supposé être un aviateur et me voilà jouant à la mascarade avec une bande de pêcheurs! Quelle vie!

Ca doit être la poudrière, puisqu'elle est isolée et gardée... Ce n'est pas le moment de me faire prendre!

Désolé d'avoir été obligé de l'assommer, Jos. L'endormi! Cet alcool à friction fera croire à tes amis que tu as bu un peu trop.

Je ne puis prendre trop de dynamite... Je ne toucherai pas aux armes non plus, si je ne veux pas qu'on découvre mon passage ici!

Tiens, une des prisonnières! Je suis content de savoir où elles sont... Il vaut mieux l'avertir de mon identité...

Je suis Jack Hennick, ma petite... Nous allons bientôt vous tirer de là!

9-22



COMMUNIE  
pour devenir saint!

Il nous faut souvent réfléchir à ces grandes paroles du bienheureux de Montfort : "Ame, vivante image de Dieu et rachetée du sang précieux de Jésus-Christ, la volonté de Dieu sur vous est que vous deveniez sainte comme lui, dans cette vie, et glorieuse dans l'autre. Acquérir la sainteté de Dieu est votre vocation assurée, et c'est là que toutes vos pensées, paroles et actions doivent tendre, ou vous résistez à Dieu en ne faisant pas ce pourquoi il vous a créés."

Relisez bien ces quelques lignes, et travaillez à vous faire saints, car c'est là notre grande vocation à tous, puisque seule la sainteté entre au ciel.

Mais, direz-vous, c'est difficile de devenir saint! Bien sûr, c'est même impossible sans Jésus. C'est justement pour nous faire éviter le péché d'abord, et nous communiquer sa sainteté ensuite, qu'il vient en nous dans la communion.

Le moment de la communion nous fait d'autres JESUS, saints avec lui si saint! "L'âme paraît alors revêtue de Jésus lui-même", proclame saint Jean Chrysostôme, et saint Thomas, de son côté, nous dit : "Comme une goutte d'eau jetée dans un vase plein de vin s'y perd et s'y confond de telle sorte qu'on ne la distingue plus du vin, ainsi l'âme paraît alors toute changée en Jésus". Et Jésus est le Saint des saints! Oh! faites-vous saints par la communion : "Le ciel couronne les saints, mais c'est l'Eucharistie qui les fait", assure avec une profonde vérité le bienheureux Eymard.

La communion, c'est une branche par laquelle nous pouvons monter au ciel, écrivait une jeune fille.

Rien, voyez-vous, n'est beau comme l'âme d'un saint! Vous pourriez faire le tour du monde pour en voir toutes les beautés, vous ne trouveriez aucune merveille comparable à l'âme d'un saint, parce que rien n'approche autant de la Beauté divine que la sainteté.

Eh bien! le ciel compte des millions et des millions de saints qui, à votre âge, étaient déjà saints, c'est-à-dire qui aimaient le bon Dieu de tout leur cœur et le lui prouvaient en lui offrant tout au long de leurs jours, les fleurs de leurs sacrifices. Oh! faites comme eux!

## Le savez-vous...?

On trouvera les réponses en page 8

1.—Qu'y a-t-il de remarquable quant à la religion des Canadiens-Français?

2.—Connaissez-vous quelques expressions que Ronsard, avec son école, voulut imposer à la langue française, expressions empruntées au grec et au latin?

3.—Comment personnifie-t-on la FIEVRE?

4.—Connaissez-vous quelques nains célèbres?

5.—De quel auteur est l'adage connu : "Natura non fecit saltus"?

6.—Qu'entendez-vous par une "querelle d'Allemand"?

# ANNIVERSAIRES CANADIENS



L.-O. DAVID

— 1840-1926 —

avocat, publiciste, biographe, député, sénateur, chevalier de la Légion d'honneur.

LAURENT-OLIVIER DAVID, avocat, publiciste, biographe, député, greffier, sénateur, naquit au Sault-au-Récollet le 24 mars 1840. Il fit ses études à Ste-Thérèse et fut admis au Barreau en 1864. Encore étudiant, il entreprit la publication du "Colonisateur". En 1870, il devint collaborateur, puis rédacteur en chef de l'"Opinion publique". M. David collabora aussi au "Bien Public" et fonda la "Tribune".

M. David fut député de Montréal-Est à la Législature de Québec du 14 octobre 1886 au 9 mai 1890. Il fut d'abord conservateur, puis passa au parti libéral. En 1887, il fut président de la Société St-Jean-Baptiste de Montréal. De 1892 à 1919, il fut greffier de la ville de Montréal. Membre de la Société royale du Canada en 1887, il fut appelé au Sénat le 19 juin 1903.

Le sénateur David est l'auteur de plusieurs ouvrages historiques, biographiques et littéraires, composés dans un style riche et de belle venue. Signalons: Biographies et Portraits, Les Héros de Châteauguay, Mgr Plessis, Mgr Taché, Les Patriotes de 1837, Le Drapeau de Carillon, L'Histoire du Canada, Les Gerbes canadiennes, etc.

Chevalier de la légion d'honneur, le sénateur David avait épousé, en 1869, Albina Chenet, et, en 1892, Ludvine Gorceau. Il mourut le 24 août 1926. De ses onze enfants, mentionnons L.-Athanase, qui fut député et ministre provincial, et actuellement membre du Sénat canadien.



Arthur BUIES

— 1840-1901 —

avocat, homme de lettres, journaliste, auteur de plusieurs ouvrages.

ARTHUR BUIES, avocat, homme de lettres, journaliste et auteur de plusieurs ouvrages, naquit à Montréal le 24 janvier 1840. Il alla à Paris compléter ses études littéraires. A son retour au pays, il étudia le droit et fut admis au Barreau; il ne plaïda guère.

Le journalisme l'attirant, il entra comme rédacteur à l'"Avenir", fonda la "Lanterne" (1868), l'"Indépendant" (1870) et le "Réveil" (1876), tous sans succès. Dans la suite, il publia une vingtaine de recueils, brochures, volumes, les uns descriptifs et géographiques, les autres historiques et humoristiques. Ses journaux furent frappés des censures ecclésiastiques.

Les ouvrages de M. Buies, qui ont fait sa bonne réputation de penseur et d'écrivain, sont les monographies relatives au Saguenay et à la vallée du lac St-Jean, à l'Outaouais supérieur, aux Laurentides, etc. Il avait épousé Marie-Mila Catellier. Il est mort en 1901.



## Les "IL Y AVAIT UNE FOIS..."

—Une grand'mère qui ne donnait pas toujours raison à ses petits-enfants.

—Un coiffeur qui demandait demitarif pour une coupe de cheveux aux hommes chauves.

—Deux frères qui ne se disputaient jamais.

—Une ménagère qui ne se plaignait pas de la vie chère.

—Une voyante dont les prédictions s'accomplissaient.

—Un mendiant dans le besoin.

—Un avocat qui disait: "Votre cause est mauvaise. Il est inutile d'engager un procès que vous avez perdu d'avance".

—Un chirurgien qui disait à son patient: "Je vais vous ouvrir le ventre. Ce n'est pas absolument nécessaire à votre santé, mais c'est utile pour mon porte-monnaie."

—Un journaliste qui déclarait qu'un confrère était bien mieux informé que lui.

—Une grand'mère qui ne gâtait pas ses petits-enfants.

● Les ruines d'une église et d'un autre édifice "non militaire", dans une banlieue de Londres, après une visite des aviateurs allemands. — (Acme).



## LE PETIT COURRIER SANCTORAL

### LES SAINTS ANGES GARDIENS

Le mois d'octobre n'est pas seulement consacré à Notre-Dame du Rosaire mais aussi aux saints Anges et en particulier aux Anges Gardiens. Voici à ce sujet, d'après un pieux auteur, les sentiments que nous devons entretenir envers ces aimables protecteurs:

"Par mon baptême, je suis plus qu'un fils d'un roi de la terre, car je suis devenu l'enfant du Bon Dieu, le Roi du Ciel et de la terre. Et pour me protéger, ce grand Roi m'a donné un Ange Gardien.

Mon Ange Gardien, mais c'est un Prince de la Cour céleste. Et il est si beau, que s'il se montrait à moi dans toute sa gloire, mes yeux de chair n'en soutiendraient pas la splendeur.

Il est si bon, si affectueux, que son amour pour moi dépasse de beaucoup la tendresse de mes parents et de mes amis.

Il est si puissant qu'il peut en se jouant opérer des merveilles.

Il est si saint qu'aucune imperfection même la plus légère n'a jamais terni l'éclat de sa sublime perfection.

Ce pur Esprit si distant de ma petitesse humaine, Dieu me l'a donné à moi, pauvre être chétif, à moi seul, pour me servir de protecteur, de guide et de soutien. O admirable munificence du Très-Haut!

Mon Ange Gardien veille toujours sur moi. Jamais il ne me perd de vue; jamais il ne m'abandonne. Même lorsque je l'oublie, même quand je dors, il se tient auprès de moi.

Il me préserve des dangers qui menacent mon corps et surtout mon âme. Il m'inspire de saines pensées. Il présente mes prières au Très-Haut, à Notre-Seigneur, à la sainte Vierge. A mes supplications il joint les siennes pour que je sois exaucé plus rapidement. Il s'occupe de mes intérêts matériels dans la mesure où ces intérêts concourent à la grande affaire de mon salut.

O mon bon Ange, désormais je me rappellerai fréquemment votre présence constante à mon côté. Désormais je veux vivre avec vous dans une intimité profonde et affectueuse... Je vous parlerai de mes besoins, vous exposerai mes désirs comme à un ami incomparable."

Oncle ARTHUR.

# La guerre des mines

Les barrages de mines établis par la flotte franco-britannique dans la mer du Nord et dans la Baltique ont pleinement réussi à entraver la navigation allemande. Le royaume de Neptune est désormais copieusement truffé de ces petits pétards, dont la guerre maritime ne saurait plus se passer et qui doivent bien étonner les poissons.

Combien de milliers en a-t-on posé ? Répondre, c'est qu'en 1914, ce furent les Allemands qui commencèrent, sans même prendre soin d'avertir les pays neutres, suivant l'article 3 de la convention VIII de La Haye.

En effet, à l'aube du 5 août 1914, six heures après l'ouverture des hostilités avec l'Angleterre, le paquebot allemand **Koenigin Luise**, de la "Norddeutscher Line", aménagé en mouilleur de mines, était déjà occupé à semer ses engins le long de la côte anglaise, sur la route des navires se dirigeant qui, lui-même sauta le lendemain sur une des 180 torpilles que le **Koenigin** vers Harwich. Il fut promptement surpris et coulé par le croiseur **Amphion**. **Luise** avait eu le temps d'immerger. Ce fut le premier épisode de la guerre navale.

Avec ses trois bateaux mouilleur de mines, l'**Albatros**, l'**Arcona** et le **Pelikan**, l'Allemagne continua d'empoisonner la mer du Nord, si bien que pendant les deux premiers mois, vingt-cinq bâtiments alliés ou neutres y furent détruits avant que l'amirauté britannique se fût décidée à placer elle aussi des chapelets de mines. Ce n'est qu'au début d'octobre qu'elle se résolut enfin. Mais elle en avisa loyalement les autres nations en leur indiquant fort exactement les zones dangereuses.

Deux lignes de statistique pour finir. Voulez-vous savoir le nombre des mines qui furent posées de 1914 à 1918, tant par les Alliés que par leurs adversaires ? Dans la Manche et le Pas-de-Calais : 40,286; dans la mer

# Comment se mariait un Franc avec une Gauloise

UI, nous l'appellerons Clodoald. Elle, Eponine. Tous deux chrétiens.

Le père de Clodoald dit à son fils : "Tu aimes Eponine; qu'elle soit ta femme et je vous bénirai."

Le lendemain, les parents d'Eponine et de Clodoald se réunirent à table et les deux fiancés burent à la même coupe en signe d'union, pendant que le père d'Eponine disait à Clodoald : **Je te donne ma fille pour être ton bonheur et ta femme, pour garder tes clés et partager avec toi ta demeure et tes biens. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Et tous les assistants répondirent : Ainsi soit-il.**

Alors on parla de la dot. Ce n'était point alors des piles d'écus. Des armes, des bracelets, 200 brebis : telle fut la dot.

Puis, quand le dimanche fut venu, la fiancée, vêtue de blanc et couronnée de fleurs, fut présentée à tous les parents de son fiancé.

Le jour du mariage, Clodoald et les siens arrivèrent dès l'aurore devant la maison de la future. La porte en était fermée. Clodoald se mit à la heurter avec violence et à plusieurs reprises. Enfin, une voix de l'intérieur se fit entendre : "Qui est-tu ?..."

## LE BARDE DU FIANCÉ

chantant dehors :

**Je suis Clodoald, le fiancé de votre fille Eponine. Ouvrez ouvrez ! Ne tardez plus, car nos mains sont pleines de fleurs; elles se faneraient et perdraient leur parfum. Ouvrez, ouvrez-nous donc...**

du Nord : 190,154... Et en calculant le total répandu dans toutes les mers du globe : 235,983.

C'est du moins ce qu'affirment les courageux bureaucrates qui ont fait l'addition.

## LE BARDE DE LA FIANCÉE

chantant à l'intérieur :

Faites silence... Sachez que la jeune Eponine repose encore; laissez-la goûter cette dernière heure de calme. La femme, une fois unie à l'homme, doit participer à tout ce qui lui arrive d'heureux, ou de malheureux. Si l'homme sourit, la femme sourit aussi; si l'homme souffre et pleure, elle pleure et souffre de même.

Vous portez des fleurs... Voulez-vous lui rappeler ainsi que son empire ne durera pas plus longtemps que ces roses?... Alors, à quoi bon ?...

Enfin la porte s'ouvre. Eponine paraît. Alors Clodoald, prenant des mains du garçon d'honneur le ruban qui doit servir de ceinture, le passe autour de sa fiancée comme pour l'enchaîner à lui.

Avant de quitter la maison paternelle, la fiancée lui fait ses adieux. Elle salue et baise les meubles et tous les objets naguère témoins muets de son paisible bonheur. Elle flatte les bœufs de sa main. Puis elle passe dans la basse-cour, elle en appelle tous les habitants et leur distribue du grain pour la dernière fois.

Le cortège se forme : tous les hommes sont armés, portant l'épée nue et caracolant sur leur coursier. La foule s'ébranle et l'on part.

Un prêtre à cheveux blancs reçoit le cortège à la porte de l'église et commence le sacrifice auguste de la rédemption. Après la messe, les deux fiancés s'agenouillent devant une balustrade de bois, et le représentant de Dieu sur terre leur fait une question, à laquelle tous deux répondent : **Oui**. Les anneaux sont échangés, le prêtre enlève le voile blanc qui les couvre et jette sur leur front quelques poignées de fleurs. Alors, les assistants déposent sur l'autel le pain et le vin, et le prêtre murmure ces mots : **Pax Domini sit semper vobiscum.**

Après la messe, les époux se rendent à la chapelle de la Vierge. Une quenouille est déposée sur l'autel. Les parents d'Eponine la prennent et la lui remettent en lui disant : **Souviens-toi que Dieu ordonne et bénit le travail à la maison.** Eponine file un peu du chanvre qui est entortillé à la quenouille, puis le cortège reprend sa marche, conduisant la mariée à sa nouvelle demeure.

Plus de 400 personnes assistent au festin. Les tables sont dressées sous des berceaux d'aulépine et de coudrier. Une seule assiette est donnée pour chaque couple. On sert des légumes crus, des viandes sur des pains frits en forme d'assiettes et partagés ensuite entre les convives. Quand on apporte les hures des sangliers, les trompettes sonnent.

On sert ensuite diverses sortes de pâtisseries. L'hydromel, la bière, le claret sont versés dans de vastes cornes de bœufs. Les parents bénissent les deux époux.

Le lendemain matin, ceux-ci se couvrent de longs habits de deuil et, suivis des parents et amis, assistent à une messe qu'ils font célébrer pour les morts des deux familles.

Ainsi, au milieu des plaisirs, une pensée triste s'empare d'eux... La mélancolie jointe à la joie... Le crêpe lugubre s'entortille aux roses. Le lendemain des fêtes est consacré aux larmes et aux graves souvenirs.

L. A.

# La rotation de la Terre

Il nous semble extraordinaire que les anciens aient mis des siècles à admettre que la terre tournait sur elle-même, alors que cela nous paraît aujourd'hui si évident.

Mais l'excuse de nos ancêtres est qu'ils n'avaient pas une notion exacte de l'éloignement prodigieux des astres qu'ils apercevaient dans le ciel.

En voyant les étoiles tourner autour de la terre en vingt-quatre heures, ils n'avaient le choix qu'entre deux suppositions : ou bien c'était la terre qui faisait une révolution quotidienne autour d'un axe passant par ses pôles, ou bien c'était toute la "voûte étoilée" qui tournait autour de notre globe immobile.

Dans les deux cas, les apparences étaient identiques pour les observateurs, puisque le seul indice qu'ils avaient de ce mouvement était le déplacement "relatif" des astres par rapport à la terre, ou de la terre par rapport aux astres, ce qui revient au même si l'on n'a pas un autre point de repère quelconque.

Pour mieux vous en rendre compte, imaginez un homme dans un bateau glissant au milieu du cours d'une rivière, qui est venu au monde dans ce bateau et qui n'en est jamais sorti. Cet homme a toujours vu, depuis son enfance, les rives, les arbres, les collines, défiler lentement de chaque côté de son esquif. Il aura la plus grande peine à croire, s'il n'est pas éduqué, que c'est le bateau qui se déplace et non le paysage.

Et en réalité, comment nous, les passagers du navire terrestre, pouvons-nous être absolument certains que ce ne sont pas les étoiles qui tournent autour de nous ? Je vais vous l'expliquer.

La lune est l'astre le plus rapproché de nous. Elle se trouve à 260,000 milles de distance, et, si elle tournait autour de la terre, elle aurait à parcourir, en vingt-quatre heures, une circonférence de quelque chose comme 1,600,000 milles de longueur, ce qui représenterait une vitesse de 19 milles par seconde. Rien d'impossible à cela.

Mais laisse-moi le même petit calcul pour le soleil. Son éloignement est de 199 millions de milles; le cercle parcouru en vingt-quatre heures atteindrait 619 millions de milles et à la vitesse par seconde de 6,000 ! Admettons-le encore, bien que ce soit invraisemblable. Mais les chiffres deviennent décisifs lorsque l'on en arrive aux étoiles. Prenons la plus rapprochée de nous; elle se trouve à 22 trillions de milles de la terre. Le circuit qu'elle aurait à parcourir en vingt-quatre heures dépasserait 135 trillions de milles et sa vitesse devrait alors être de l'ordre de 1,700,000 milles par seconde. Huit fois la vitesse de la lumière ! Voilà qui n'est plus imaginable; et ce n'est rien encore si l'on songe que toutes les autres étoiles sont incomparablement plus éloignées encore, et qu'il y en a jusqu'à l'infini. Alors les calculs deviennent absurdes.

Il suffit donc, pour éviter toutes ces invraisemblances, d'opter pour le plus simple des deux hypothèses et de considérer que notre globe fait tout simplement un tour sur lui-même en une journée. Et si le bon sens ne suffisait pas cette probabilité serait changée en certitude absolue, par ce fait prouvé par les télescopes que toutes les planètes analogues à la nôtre sont mues elles-mêmes par un identique mouvement de rotation autour de leur axe.

## Le travail du rasoir !

Il semble que l'on perde beaucoup de temps à se raser, pourtant vous allez voir que l'on fait un grand travail pendant ce temps-là. Comme le dit M. E.-H. Cooper, un des rois de l'industrie du rasoir, tout homme moyen se rase sur une surface de 122 centimètres carrés.

Sur cet espace, il y a 25,000 poils, chacun d'eux pousse de 2 millimètres et demi en vingt-quatre heures. Ainsi, l'on enlève 6 m. 25 de poils tous les matins. En supposant que 15,000,000 de personnes se rasent tous les matins, cela représente 93,750 kilomètres de poils tous les jours.

# Histoire de FRANCE

189 ● Paul Lehmann ●

NAPOLÉON. — IENA, FRIEDLAND

Entrée de Napoléon à Berlin.

Napoléon réserva au vainqueur d'Auerstadt l'honneur d'entrer le premier à Berlin (25 octobre 1806), et il l'y rejoignit deux jours après: les bourgeois prussiens, rejetant la défaite de leur patrie sur la noblesse, accueillirent les Français par des acclamations, et les autorités prussiennes prêtèrent serment à Napoléon.



Bataille de Friedland.

Friedland fut un autre Austerlitz: Napoléon, après avoir coupé en deux l'armée russe, se jeta sur la partie principale, l'enveloppa, l'accabla à l'ALLE dans la petite ville de Friedland, et couvrit le pont de mitraille; les Russes, qui n'avaient pas d'autre ligne de retraite, se jetèrent à l'eau pour fuir, et beaucoup se noyèrent: la bataille et la déroute leur coûtèrent 40,000 hommes morts, blessés ou pris (14 juin 1807).





# Jeux d'esprit

## MOTS CARRÉS



Horizontalement et verticalement. — 1.—Autrefois, grand vassal du roi. — 2.—Escarpé. — 3.—Quinzième jour du mois de mars, de mai, de juillet, d'octobre, treizième jour des autres mois, dans le calendrier romain. — 4.—Effort final, impétueux, par lequel un concurrent dans une course essaye de dépasser brusquement ses rivaux.

## ANAGRAMME

Ce n'est pas une sinécure Qu'il occupe, on doit s'en douter ; Il préférerait, on l'assure, Un modeste emploi de portier.

Oui, je vous le dis sans mystère, Leur vrai rôle est de fabriquer De la porcelaine de terre, Dont on ne saurait se passer.

C'est une réponse un peu vive. Que l'on regrette parfois, Et, quand on la fait, il arrive Que l'on élève un peu la voix.

## LE PROBLEME DE L'ESSENCE

Quatre employés d'une même maison de commerce de Paris, et qui habitent en banlieue, venaient tous les jours au bureau en auto. Mais l'essence étant désormais rationnée, ils décident de s'associer afin de faire le voyage aller et retour dans une seule voiture.

Deux des banlieusards, Pierre et Paul, habitent la même localité, à 20 milles, de la capitale. Les deux autres, Jacques et Jean sont aussi domiciliés dans une même agglomération, distante de Paris

de 10 milles, et située sur le parcours suivi par Pierre et Paul.

Les quatre amis décident que Pierre et Paul, usant alternativement de leur voiture, transporteront les quatre hommes au bureau et que les frais seront partagés, proportionnellement au nombre de kilomètres parcourus par chacun des voyageurs. A la fin de la première semaine, Pierre et Paul annoncent que les frais d'essence et d'huile s'élèvent à 160 dollars. Que doit payer chacun des quatre amis ?

## ACROSTICHE DOUBLE

•	I	•	S
•	M	•	S
•	I	•	S
•	L	•	S
•	I	•	Y
•	S	•	A
•	A	•	D
•	R	•	S

1. Chauds et douillets.
2. Immortelles.
3. Gestes involontaires.
4. Accidents géographiques.
5. On vient d'y élever un monument à la mémoire des soldats canadiens.
6. Maison du Nord.
7. A une heure indue.
8. Ce par quoi l'on divise l'histoire de la terre.

Les lettres à trouver, lues verticalement, donnent un des événements les plus importants pour l'humanité et le mois dans lequel on en fête le souvenir.

## UN NOMBRE DE 3 CHIFFRES

Un nombre de trois chiffres est tel que :

- La somme des deux premiers chiffres est égale au 3e chiffre.
- La somme du premier et du troi-

sième égale 2 fois le 2e chiffre. Le nombre formé par les deux premiers chiffres égale 4 fois le 3e chiffre.

Quel est le nombre ?

## LE PETIT ELECTRICIEN

Le jeune Gaston possède un appareil de T. S. F. qui fonctionne avec des piles. Il habite loin de la ville, aussi se débrouille-t-il tout seul. C'est un bricoleur émérite.

Il a des piles qui donnent 2 volts, il en a fabriqué d'autres et veut vérifier leur voltage, mais il s'aperçoit que son voltmètre est cassé.

Il possède un galvanomètre. Alors il branche une pile à 2 volts, la pile inconnue, le galvanomètre, un rouleau de fil sur le même circuit et constate que le galvanomètre marque 0,5 ampère. Il fait une deuxième mesure en retournant la pile inconnue, qui débitera donc sur le circuit en sens contraire au premier cas, et il trouve 0,05 ampère.

Quel est le voltage de la pile inconnue ?

## CASSE-TETE

Avec ces lettres formez deux prénoms : a d e e e h i n n n o o r r s t.

## SOLUTION

des problèmes proposés le 6 octobre 1940

## LOGOGRIPHE

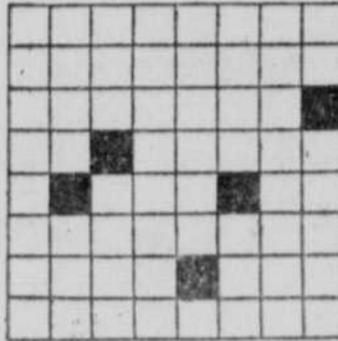
Alose. — Sole.

## UNE CITATION CACHEE

1. Union. — 2. Naissant. — 3. Légal. — 4. Opacité. — 5. Univers. — 6. Pompignac. — 7. Néfiach. — 8. Abasourdi. — 9. Vigne. — 10. Avignon. — 11. Intrus. — 12. Tardif. — 13. Quinquina. — 14. Uni. — 15. Ecoutants. — 16. Lama. — 17. Emploi.

# Mots croisés

## Problème No 191 et solution du No 190



## HORIZONTELEMENT

1. Appartient à un grand empire. — 2. Qui s'y frotte s'y pique. — 3. Concerne le serf. — 4. Caractérise les vertèbres. — Région alpestre. — 5. Près de Naxos. — Article étranger. — 6. Fait partie de la fonderie. — 7. Prophète. — Une... existence bouleversée. — 8. Carbonate de fer naturel.

18. Sentence. — 19. Oraison. — 20. Surtout. — 21. Eisgrub. — 22. Tino. — 23. Léman. — 24. Action. — 25. Pâturage. — 26. Edembourg. — 27. Alla. — 28. Unir. — 29. Trainard. — 30. Amande.

Un loup n'avait que les os et la peau, tant les chiens faisaient bonne garde.

## DEVINETTE

Corneille.

SI...

Si 5 fois 4, ou 20, égalait 33, le cinquième de 50, ou 10, égalerait la moitié de 33.

## VERTICALEMENT

1. Dépouillés de leurs os. — 2. Trous dans les murs. — Parent de Mahomet. — 3. Commune autonome, quelque part en ce pays peu ami. — "Au même endroit". — 4. Non enfreinte. — 5. Ville ou cours d'eau, quelque part, dans l'Est. — 6. Myriapode. — Rivière, en Amérique du Sud. — 7. Lieux plantés de saules. — 8. Toujours négatif. — Suit son maître et doit lui faire honneur.



Le quart de 40 serait égal à 15, 5, 6, 7.

## LE TABLEAU DE L'OCULISTE

En lisant les lettres dans l'ordre et en les prononçant à haute voix, on obtient la phrase : "J'ai acheté hier, à Achères, et cédé à Héïène des émaux. Elle a eu assez d'écus et m'a payé."

## LE PERE ET LE FILS

Le père a 28 ans ; le fils 10 ans.

## CHEVAUX

Ambre, traquenard, aubin.

# LA SOURIS MIQUETTE

par WALT DISNEY





● Le roi Georges VI d'Angleterre causant avec deux jeunes travailleurs des champs au cours d'une visite dans les campagnes du sud de l'Angleterre où les élèves des écoles publiques et secondaires passaient leurs vacances. — (Acme).

# DIX COMMANDEMENTS

## POUR LA SANTE

1. Lavez bien vos dents après chaque repas; faites-les examiner par votre dentiste deux fois l'an.
2. Baignez-vous fréquemment, sans épargner le savon.
3. Lavez-vous les mains au savon avant chaque repas: si vous travaillez dans la poussière ou la fumée, lavez-vous le visage, sans oublier de rincer la bouche.
4. Mangez lentement et mastiquez bien: mangez beaucoup de fruits et de légumes.
5. Buvez plusieurs verres d'eau froide, mais pas glacée, tous les jours; servez-vous de votre propre verre.
6. Gardez vos intestins libres; consultez le médecin en cas de constipation.
7. Dormez tout votre saoul — de façon que vous soyez frais et dispos le matin.
8. Dormez les fenêtres ouvertes mais en évitant les courants d'air.
9. Habillez-vous selon le temps et votre travail; ayez les pieds toujours secs.
10. Ne vous droquez pas de pilules et de poudres. Les maux de tête fréquents sont un signe que quelque chose ne va pas — c'est peut-être une indigestion, la fatigue des yeux, les soucis, etc. Consultez votre médecin pour tout trouble continu.

## POUR LE SUCCES

1. Travaillez fort. Le travail est le meilleur placement.
2. Etudiez beaucoup. Le savoir permet à un homme de travailler avec plus d'intelligence et d'efficacité.
3. Ayez de l'initiative. Les ornieres peuvent souvent se creuser en tombes.
4. Aimez votre travail, trouvez plaisir à y exceller.
5. Soyez exact. Un pauvre travail donne de pauvres résultats.
6. Ayez l'esprit de conquête. Vous pourrez ainsi surmonter les difficultés.
7. Cultivez une personnalité. La personnalité est à l'homme ce que le parfum est à la fleur.
8. Aidez les autres et partagez avec eux. L'épreuve de la grandeur en affaires consiste à aider les autres.
9. Soyez démocratique. A moins d'être en bons termes avec vos compatriotes, vous ne pouvez jamais être un vrai meneur d'hommes.
10. Faites de votre mieux en tout. L'homme qui a fait de son mieux a tout accompli. L'homme qui a fait moins que son mieux n'a rien fait.

Histoire de l'Eglise. X

# La révolution



369. — LE MASSACRE DE SEPTEMBRE. LES PRETRES SONT MIS A MORT

Sentant que leur présence était une occasion d'exaspération, beaucoup d'ecclésiastiques prirent la route de l'exil; ce qui ne faisait pas l'affaire de la Commune. Le 2 septembre, elle fit tirer le canon d'alarme, sonner le tocsin et battre la générale pour inspirer la terreur. Robespierre, Danton, Manuel, Sancerre, Pétion organisèrent le massacre des suspects enfermés dans les prisons; Marat proposa cette horreur d'incendier ces prisons avec les détenus qu'elles contenaient. Les égorgeurs rencontrèrent trois charrettes chargées d'ecclésiastiques qui partaient en exil; ces forcenés les entourèrent, les escortèrent jusqu'à l'abbaye Saint-Germain. Là, ils les assassinèrent avec 40 autres ecclésiastiques et un grand nombre de laïques. Exaltés jusqu'au paroxysme de la fureur par le sang répandu, ces tigres à face humaine coururent au couvent des Carmes où se trouvaient enfermés quelques laïques et 186 prêtres; de ces derniers étaient l'archevêque d'Arles Mgr Dulau, les évêques de Beauvais et de Saintes, Mgrs Joseph et Louis de La Rochefoucauld. La maison, le jardin et l'église furent inondés du sang de ces saintes victimes, que le pape Pie XI a placées au rang des saints martyrs. Des massacres eurent lieu de même à la Conciergerie, à la Force, au Châtelet, à Bicêtre, à la Salpêtrerie et en d'autres prisons.

Production de la maison G. MAZO  
33, Boulevard St-Martin,  
Paris.  
Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections lumineuses.

## SAVEZ-VOUS QUE...

Les fabricants de mosaïques utilisent 15,000 variétés de couleurs différentes. Chacune de ces variétés possède 50 nuances, depuis la plus claire jusqu'à la plus foncée, ce qui donne donc 750,000 teintes. Et les ouvriers affirment qu'ils manquent parfois de nuances pour rendre certains coloris!

Le fameux arbre à lait du Venezuela, le "brosine", fournit un suc laiteux contenant 35 pour cent de matières cirieuses, 4 pour cent de sucre et 4 pour cent de sels minéraux. Le reste est de l'eau pure.

Il n'est jamais trop tard pour apprendre. Le grand Colbert, ministre des Finances sous Louis XIV, avait plus de soixante ans quand il décida de se remettre à l'étude du latin et du droit.

# Mangez vos herbes!

Il est courant de voir, en automne, des jardiniers consciencieux brûler les herbes prétendues mauvaises dont ils ont dépouillé leurs allées. Savent-ils que la plupart de ces plantes, dont les graines furent apportées par le vent, constituent une véritable pharmacopée? Etudions-les ensemble, voulez-vous? Voici d'abord l'herbe la plus connue de toutes et la plus injustement redoutée: l'ortie piquante. Depuis des temps immémoriaux, les fibres de ses tiges servent à la confection de cordages, de tissus grossiers et même de papier... Les jeunes pousses d'orties, après avoir été soumises à une ébullition plus ou moins prolongée, fournissent un breuvage de goût excellent, et le suc de leurs feuilles est employé dans le traitement des crachements de sang et autres sortes d'hémorragies.

L'ortie broyée et mélangée aux diverses pâtes provoque la ponte des volailles en dehors de leur habituelle saison de fécondité. Enfin, cette même herbe donne à la robe des chevaux ainsi qu'au pelage des chats un lustre remarquable.

Les pissenlits bouillis remplacent avantageusement les épinards; blanchis, ils forment l'ingrédient le plus propre à rehausser le goût de la salade. Leurs racines ont les plus rares vertus toniques et agissent particulièrement dans les troubles du foie. Certains médecins de campagne considéraient ce végétal comme la meilleure médecine du monde! Les paysans

broient la racine dans un mortier et la font ensuite macérer dans de l'alcool. Le résultat produit un remarquable fortifiant. Dans les terrains abandonnés croît une autre plante précieuse: la camomille, dont les fleurs donnent maintes familles. La camomille ajoutée, à ses qualités de parfum et de goût, une précieuse propriété digestive. Le tussilage, variété de pissenlit, est un excellent remède contre la coqueluche et la toux en général. Les feuilles sont employées à des infusions ou, mieux, séchées et ensuite fumées. Après ce petit cours de botanique médicale, un bon conseil: ne brûlez pas les herbes de votre jardin! Vous avez le choix entre les manger, les mâcher ou les fumer! Cela s'appelle sans doute: un retour à la Nature.

## IL AVAIT OUBLIE

Le petit Jacques revient de sa pension:

"Quelle place as-tu? lui demande sa mère.

— Je suis le douzième.

— Sur?...

— Sur dix-huit.

— Mon enfant, je t'ai dit qu'il fallait toujours être dans la première moitié.

— Je le sais bien, petite mère; mais je ne m'en suis souvenu qu'après."

# L'HISTOIRE DES PAPES



**CLÉMENT XII**  
1730-1740

Lorenzo Corsini naquit à Florence. Archevêque III. de Nicomédie, il devint cardinal-prêtre, puis cardinal-évêque de Frascati. Ayant occupé plusieurs postes importants de la cour papale avec distinction, il se fit remarquer sur le trône pontifical par son tact et sa prudence. Il fut élu pape à l'âge de 78 ans. Deux ans après son élection, il devint aveugle.

De son lit il continua à diriger l'Eglise avec une énergie qui dépassait celle d'un jeune homme en pleine santé.



Rome doit beaucoup à ce pape qui élargit les rues et les fit pavées; il restaura l'Arc de Constantin, construisit la fontaine de Thèbes et plusieurs beaux édifices. Il enrichit la bibliothèque vaticane.



UN MONASTÈRE TIBÉTAIN.  
Clement XII travailla fort en faveur de la restauration de la foi. Ses missionnaires se rendirent jusqu'au Tibet. Ils convertirent en Egypte 10,000 Suptes avec leur patriarche.



Clément XII publia le premier décret contre la Franc-maçonnerie.

Saint Vincent de Paul fut canonisé sous ce pontificat.



Clément XII était l'ami de St. Alphonse de Liguori, le fondateur des Rédemptoristes.

15 UNE IDOLE AU TIBET



de  
**WILLIAM KIRBY**

Traduction française de  
**PAMPHILE LE MAY**

Illustrations de **LA PALME**

● Suite

Les cavaliers arrivaient. Il se leva, ôta sa tuque rouge et salua poliment. Le Gardeur sauta de cheval et vint lui serrer la main. Jean avait été un serviteur de Tilly, et le jeune seigneur était trop bien élevé pour ne pas témoigner quelque égard, même au plus humble de ceux qu'il avait connus.

— Eh bien, Jean, dit-il amicalement, le vieux passeur a-t-il bien de la besogne aujourd'hui ?

— Non, votre honneur; mais hier, par exemple, je crois que la moitié de la rive nord a traversé pour aller à la corvée du roi. Les hommes venaient travailler et les femmes suivaient les hommes.

Il regarda Babet d'un œil provocateur. Elle répliqua hardiment :

— Et pourquoi les femmes ne suivraient-elles pas les hommes ? Ils sont assez rares dans la colonie depuis que cette guerre affreuse est commencée; on peut bien prendre soin de ceux qui restent.

— C'est vrai comme un sermon du dimanche, répondit Jean. L'autre jour, ce noble étranger qui est l'hôte de Son Excellence le gouverneur, disait, ici même, dans ma propre barque, qu'il y a maintenant quatre femmes pour un homme en la Nouvelle-France. Si c'est vrai Babet, — et tu sais que c'est vrai, qu'il a dit cela, tu en étais assez fâchée, — alors un homme vaut beaucoup maintenant, et les femmes sont communes comme les oeufs au temps de Pâques.

— C'est vrai que ce monsieur ne s'est pas gêné pour parler, reprit Babet, vivement; il perdait moins son temps quand il cueillait des herbes pour en emplir son livre.

— Allons ! allons, fit Le Gardeur, interrompant cette discussion sur la population, la Providence connaît le mérite des femmes canadiennes, et elle ne saurait nous en donner trop. Nous sommes pressés d'arriver, Jean; embarquons ! Ma tante et Amélie sont ici dans l'ancienne demeure; elles seront bien aises de vous voir, ainsi que Babet, ajouta-t-il avec bonté en mettant le pied sur le bateau.

Babet fit sa plus gracieuse révérence, et Jean, tout à son devoir, lança sa barque avec les deux gentilhommes et leur chevaux, à travers les flots clairs de la rivière Saint-Charles. Il accosta au quai du roi. Les cavaliers se remirent en selle, passèrent devant le vaste palais de l'intendant, montèrent la côte des chiens, s'enfoncèrent sous la porte de la côte de la Canoterie, qui a depuis pris le nom de porte Hope, — et disparurent aux yeux de Babet, qui les avait suivis avec un sentiment d'admiration. Elle était surtout occupée du bel officier en uniforme; il s'était montré si poli, si généreux, le matin.

— J'avais peur, Jean, que tu ne fisses quelque allusion à Mlle des Meloises, dit-elle à son mari, dès qu'il fut de retour; les hommes sont si indiscrets.

— Sur un bateau qui fait eau, Babet, n'embarquez pas de femmes, vous iriez vite au fond. Mais pourquoi me parles-tu de Mlle des Meloises ?

Une heure auparavant, l'honnête Jean avait traversé dans sa barque la belle jeune fille, et s'il n'en dit rien à Le Gardeur, ce ne fut pas manque d'envie assurément.

— Pourquoi parler de Mlle des Meloises ? reprit Babet, est-ce parce que tout Québec sait que le seigneur de Repentigny est fou d'elle ?

— Et pourquoi ne serait-il pas fou d'elle, si cela lui plaît de l'être ? C'est un morceau de roi que cette fille-là, et si Le Gardeur perd pour elle le coeur et la tête, il ne fera que

elle était absorbée dans les pensées étranges qui l'assaillaient depuis le matin, depuis que le chevalier de la Corne lui avait appris le retour de Pierre Philibert.

Cette nouvelle l'avait singulièrement impressionnée. D'abord, elle comprit que c'était pour son frère un grand bonheur, puis ensuite, elle sentit qu'elle en éprouvait bien de la joie elle-même. Pourquoi ? Elle ne le savait pas trop. Elle ne voulait pas le savoir, et faisait taire son coeur qui le lui disait.

C'était pour son frère qu'elle avait tant de joie. Son coeur battait un peu plus fort que de coutume, mais c'était la marche longue, et le chagrin de n'avoir pas trouvé Le Gardeur.

Un pressentiment merveilleux lui disait que le colonel avait rencontré Le Gardeur à Beaumanoir, et qu'il ne manquerait pas de venir avec lui, à son retour, présenter ses hommages à Mme de Tilly, et les lui présenter aussi à elle-même.

Cette pensée la faisait rougir, et elle se fâchait contre elle-même, à cause de ce fol espoir. Elle se disait que c'était un fol espoir ! Elle voulait faire appel à son orgueil, mais son orgueil ne vint pas vite lui rendre sa tranquillité perdue.

Son entrevue avec Angélique des Meloises lui avait laissé une pénible impression. Elle était indignée des aveux hardis de son amie. Elle savait que son frère s'était bien trop occupé d'elle pour son bonheur, surtout s'il arrivait que l'ambition de cette femme belle et perverse fût en désaccord avec son amour. Elle soupirait profondément en songeant combien Angélique était indigne de son frère.

C'est généralement ce que pense une seigneurie aimante, quand il lui faut confier son frère à la garde d'une autre personne. Mais Amélie savait qu'Angélique des Meloises n'était pas capable de cet amour véritable, qui met son bonheur à faire le bonheur des autres. Elle le savait vaine, égoïste, ambitieuse; elle ignorait encore, toutefois, comme elle choisissait peu les moyens d'arriver à son but.

La vieille cloche des Récollets avait sonné midi, et Amélie, toujours assise à sa fenêtre, regardait, pensive, le grand carré de la place d'Armes, suivant d'un oeil avide les cavaliers qui la traversaient. Une foule de personnes étaient réunies là, ou passaient et repassaient sous la grande porte cintrée du château.

Cette porte était surmontée d'un écusson brillant, portant la couronne royale et les fleurs de lys. Deux sentinelles, marchant à pas mesurés, se promenaient sous le vaste cintre, et chaque fois qu'elles retournaient au bout de leur marche régulière, en dehors, on voyait étinceler au soleil leurs mousquets et leurs baïonnettes.

Parfois on entendait le grondement des tambours, et l'on voyait la garde sortir et présenter les armes quand un officier de haut rang ou un dignitaire ecclésiastique passait pour aller présenter ses hommages au gouverneur, ou pour traiter de quelque affaire importante à la cour vice-royale.

Si Amélie n'avait pas été tant préoccupée ce jour-là, elle aurait eu bien du plaisir à voir le joli tableau de la vie active de la ville qui se déroulait devant elle; des gentilhommes à pied, le marteau sur l'épaule et le sabre au côté, des dames en toilettes de visite, des habitants et leurs femmes dans leur invariable costume, des soldats en uniformes, des prêtres en robes noires, tous allant, venant, se mêlant avec un curieux et puissant empressement.

Les dames qui se trouvaient au salon de Mme de Tilly, étaient mesdames de Grand'Maison et Couillard. Elles savaient tous les cancans de la ville et les racontaient longuement. Aussi Mme de Tilly commençait-elle à se sentir un peu fatiguée.

Elles étaient riches et fashionables, connaissaient parfaitement les lois de l'étiquette, portaient toujours de charmants costumes et choisissaient bien leurs amies. Elles recherchaient l'amitié de Mme de Tilly. En effet, par son rang et sa position, cette femme conférait en quelque sorte les meilleures lettres de noblesse.

Les rumeurs de la ville, en passant par la bouche de mesdames Couillard et de Grand'Maison, atteignaient la perfection. C'était l'idéal du genre. Finement insinuant, elles blâmaient avec réserve et

douceur, ne tarissaient point en éloges, et ne se trompaient jamais.

Elles s'acquittèrent consciencieusement d'un grand devoir moral et social en mettant Mme de Tilly au courant des scandales récents et des secrets nouveaux de la capitale.

Elles glissèrent sur des sujets scabreux avec la légèreté des patineurs sur la glace, et leur amie tremblait qu'elles n'enfoncassent à chaque instant. Mais elles étaient trop bien exercées à la gymnastique de la langue pour perdre l'équilibre. En une heure, la moitié de la ville fut passée au crible.

Mme de Tilly écoutait ces discours frivoles avec impatience; mais elle connaissait trop bien la société pour lui chercher noise à cause de ses folies, quand du reste, cela eut été inutile.

Elle se consola en pensant que le mal n'était pas si grand que cela. Il y avait des gens qui ne trouvaient pas le pape assez catholique; pour sa part, elle trouvait le peuple généralement meilleur qu'on ne le disait.

Amélie fut tout à coup tirée de sa rêverie par une exclamation subite de Mme de Grand'Maison.

— Comment, madame de Tilly ! disait-elle, vous n'irez pas au bal de l'intendant, au palais ! et Mlle de Repentigny, que nous regrettons de n'avoir pas vue aujourd'hui, n'ira pas non plus ! Savez-vous que ce sera la plus magnifique affaire qui ait jamais eu lieu dans la Nouvelle-France ? Depuis quinze jours, Québec n'a chanté que cela. Les modistes et les couturières sont occupées, à en perdre la tête, à la confection de costumes nouveaux.

— Et ce sera le bal le plus remarquable par le choix des invités, proclama Mme Couillard. Tous des gentilhommes et des nobles, pas un bourgeois ! ces gens-là, les femmes surtout, se donnent de tels airs aujourd'hui ! comme si l'argent pouvait les rendre intéressants aux yeux des personnes de qualité ! Je dis qu'il faut les tenir éloignés, ou...

— Et puis l'intendant royal est tout à fait d'accord avec les cercles élevés, ajouta Mme de Grand'Maison. Il veut qu'on les tienne à leur place.

— La noblesse ! la noblesse ! riposta Mme de Tilly visiblement froissée. Mais l'intendant royal qui ose traiter avec dédain la digne, l'honnête bourgeoisie de cette ville, est-il noble lui-même ? Non pas que je voulusse l'estimer moins, s'il ne l'était pas, mais j'ai entendu dire que sa noblesse était contestée. Il est le dernier qui devrait se risquer à mépriser la bourgeoisie.

Mme de Grand'Maison fit jouer son éventail avec dignité.

— Oh ! madame, dit-elle, vous oubliez, bien sûr ! Le chevalier Bigot est proche parent du comte de Marville, et le chevalier de Grand'Maison est un des visiteurs fidèles de l'intendant. Cependant, il n'aurait pas voulu sasseoir une minute à sa table, s'il n'avait pas été certain de son alliance avec la noblesse. Le comte de Marville...

— Le comte de Marville ! interrompit Mme de Tilly, qui oublia presque sa politesse habituelle. On juge un homme par les compagnons qu'il fréquente. Pas de confiance à ceux qui fréquentent le comte de Marville.

Mme de Grand'Maison se sentit vaincue. Elle voyait bien que Mme de Tilly n'avait pas une haute opinion de l'intendant; cependant elle voulait tenter un nouvel effort.

— Mais, ma chère dame, reprit-elle, l'intendant est si puissant à la cour ! Il était l'ami intime de Mme d'Etioles, avant qu'elle fit son apparition au palais, et c'est lui, paraît-il, qui s'avisait de la faire connaître au roi. Il arrangea tout pour qu'elle lui fut présentée, au fameux bal masqué de l'hôtel de ville. Le roi lui jeta alors son mouchoir, et elle devint la première dame du palais et marquise de Pompadour. Elle n'a jamais oublié son ancien ami, et il est devenu intendant de la Nouvelle-France, malgré tous les efforts de ses ennemis pour le perdre.

— Vous prétendez qu'il est arrivé là malgré tous les amis du roi ? reprit Mme de Tilly.

Amélie l'entendit et elle vit bien, au frémissement de sa voix, qu'elle était à bout de patience. Mme de Tilly ne pouvait souffrir, sans éprouver un profond dégoût, qu'on prononçât devant elle le nom de la Pompadour; mais sa vieille loyauté la gardait de parler mal du roi.

— Nous n'avons pas à nous occuper de ce qui se passe à la cour, continua-t-elle, ni des amitiés de l'intendant. Mais je souhaite que l'avenir rachète son passé; je souhaite que la Nouvelle-France n'ait pas, comme la malheureuse Acadie, à regretter le jour où il a mis le pied sur ses rivages.

Mme Couillard et Mme de Grand'Maison ne manquaient pas d'intelligence; elles s'aperçurent bien qu'elles avaient éveillé les susceptibilités, — les préjugés, pensaient-elles, — de Mme de Tilly. Elles se levèrent, et dissimulèrent leur dépit sous des paroles charmantes, elles dirent au digne de la noble vieille dame. La dignité seigneuriale les vit s'éloigner avec plaisir.

— C'est une honte de parler ainsi, fit Mme Couillard avec dépit, quand son neveu, héritier de la seigneurie de Tilly, est le plus fidèle ami et le plus intime compagnon de l'intendant !

— Oui, répondit Mme de Grand'Maison, elle a oublié de jeter un coup d'oeil sur sa famille; l'on ne pense jamais à se regarder soi-même avant de juger ses voisins. Mais je serai bien surprise si elle réussit à faire quelque impression sur Le Gardeur, avec ses façons de rustre et ses peu charitables sentiments. J'espère que le bal aura le plus grand succès. Il faut qu'il soit le plus grand triomphe de notre société, afin qu'elle en éprouve du regret, elle, et sa nièce aussi, une orgueilleuse, une scrupuleuse !...

Amélie de Repentigny avait revêtu une robe de mousseline de Deccan, don d'un parent de Pondichéry. Cette robe superbe l'enveloppait chastement sans lui rien ôter de ses grâces. Une large ruban bleu à la taille, une jupe bleue dans les cheveux sur la poitrine, une croix d'or elle baisait souvent en priant pour son frère de qui elle l'avait reçue. C'étaient là ses seules parures.

Souvent, obéissant à une mystérieuse impulsion, elle se levait et se mettait en face de son miroir pour comparer la jeune fille d'aujourd'hui avec l'enfant d'autrefois, l'enfant dans un gentil costume de bergère de Provence. Elle avait son portrait ainsi peint, et son père l'aimait beaucoup ce portrait; et souvent, pour lui plaire à ce père regretté, elle portait ses cheveux à la mode provençale. C'est ainsi qu'elle les portait ce jour-là. Pourquoi ! Elle aurait peut-être pu le savoir en interrogeant cette vague et capricieuse espérance qui flottait devant ses yeux noirs. Mais elle n'osait pas, elle aimait mieux ne pas interroger.

Elle n'avait plus de repos. Elle revint s'asseoir dans la fenêtre pour regarder encore sur la place d'Armes, espérant toujours voir arriver son frère. Tout à coup elle tressaillit. Deux officiers traversaient la place au galop et se dirigeaient vers le château. L'un de ces officiers était son frère; elle le reconnut à l'instant. Mais l'autre, ce beau cavalier en uniforme, sur son cheval gris fougueux, qui était-il ? Ah ! son coeur le devinait : ce ne pouvait être que le colonel Philibert !

Elle le vit passer sous la grande porte cochère et un frémissement presque douloureux agita son âme remplie de joie. Elle était contenue de le voir se rendre au château; cela lui donnait un moment de répit. Elle pourrait rassembler ses idées et ramasser tout son courage pour l'entrevue prochaine. Ses doigts se promenaient sur le chapelet caché dans les plis de sa robe, et les grains d'or qui avaient roulé si souvent des prières pour le bonheur de Pierre Philibert, les grains d'or bénis lui parurent brûlants comme du feu. La pourpre colora son front, car une pensée étrange lui vint tout à coup : Pierre Philibert, jeune garçon dont elle avait tant caressé dans son innocence, l'image et le souvenir, Pierre Philibert était aujourd'hui un homme, un soldat, un conseiller élevé dans les cours et les camps. Comme elle n'avait pas été sage d'oublier cela dans ses prières d'enfant. Je n'ai pas eu de mauvaise intention, pensa-t-elle pour se justifier.

● Lire la suite en page 12



Vol. IV, No 42 — 11 —

# LE CHIEN D'OR

suite de la page 11

Elle n'eut pas le temps de faire de plus longues réflexions; le cheval gris sortait de la cour du château. Le colonel ne s'était arrêté qu'une dizaine de minutes, le temps de voir le gouverneur et de lui communiquer la réponse de l'intendant. Il revenait accompagné de Le Gardeur et du vieux la Corne de Saint-Luc. Tous trois se dirigèrent vers le haut de la place et vinrent descendre à la porte de la maison de Mme de Tilly.

Amélie, cachée derrière les épais rideaux de sa fenêtre, reposa alors sur cet homme superbe, magnifique, qui était Pierre Philibert, un regard plus averti et plus perçant que le regard du lynx fabuleux lui-même. Accordons qu'elle obéit à l'irrésistible curiosité de la femme. La reine de France n'aurait pas davantage, en pareil cas, résisté à la tentation, et elle n'aurait pas éprouvé la moitié de trouble que sentit alors la virgine pudore de la jeune fille. Un regard suffit à Amélie, un regard qui imprima pour jamais dans son esprit l'ineffaçable et parfaite image de Pierre Philibert devenu homme, à la place de Pierre Philibert l'ami d'enfance.

XI

## Bienvenue au soldat

Amélie entendit alors des voix qui s'unissaient dans de chaleureuses félicitations : la voix de sa tante surtout. Elle reconnut bien celle du colonel Philibert, parce que les autres lui étaient familières. Soudain, quelqu'un s'élança dans le grand escalier. Elle entendit tremblant dans son doux espoir. Le Gardeur se précipita, les bras ouverts et dans un transport d'amitié fraternelle, la pressa sur sa poitrine et baisa son front pur.

—O Le Gardeur ! dit-elle en lui rendant son baiser avec une douce affection, et en le regardant avec tendresse et joie, ô mon frère ! comme j'ai soupiré après votre retour ! Enfin, Dieu soit béni ! vous voilà ici ! vous êtes bien ? ... n'êtes-vous pas bien ? fit-elle en le regardant d'une façon qui trahissait l'inquiétude.

—Je ne me suis jamais mieux porté, Amélie, répondit-il, — d'un air trop content pour être naturel, et détournant les yeux pour échapper à la curiosité de sa soeur — jamais mieux porté ! Comment, mais je serais sorti de ma tombe pour venir souhaiter la bienvenue à un ami que je retrouve aujourd'hui après des années de séparation. O Amélie ! j'ai des nouvelles pour vous ! ...

—Des nouvelles pour moi ! quelles nouvelles ?

—Devine, reine charmante des bergères, lui dit-il en lui tordant malicieusement une boucle de cheveux qui tombait sur ses épaules, devine, belle magicienne !

—Deviner ? Comment voulez-vous que je devine, Le Gardeur ? Il n'y a pas une heure que mesdames de Grand'Maison et Couillard sont venues ici. Croyez-vous qu'elles aient oublié quelque chose ? Je ne suis pas descendue, mais je sais qu'elles se sont bien informées de vous, en passant.

Amélie, avec un grain de la malice de la femme, poussait Le Gardeur.

—Bah ! qui est-ce qui s'occupe de ces vieilles colportuses de médisances ? Mais vous ne devinez jamais, Amélie ! il vaut autant vous le dire !

Le Gardeur était tout fier, tout content de la nouvelle qu'il allait apprendre à sa soeur.

—Ayez pitié de moi, mon frère ! parlez tout de suite, vous me piquez; j'ai l'oreille au guet maintenant.

Elle était bien femme et n'aurait pour rien au monde avoué qu'elle savait Philibert dans la maison.

—Amélie, dit-il en lui saisissant les deux mains comme pour l'empêcher de fuir, j'étais à Beaumanoir, comme tu sais; l'intendant a donné une grande partie de chasse, se hâta-t-il d'ajouter en voyant

étinceler tout à coup son grand oeil noir. Et devine qui est venu au château ? Il m'a reconnu ; on, c'est moi qui l'ai reconnu ! Un étranger ! non pourtant, pas un étranger, Amélie !

—Je ne sais pas. Continuez, mon frère. Quel pourrait être cet étranger mystérieux, qui n'était pas étranger du tout ?

—Pierre Philibert, Amélie ! Pierre ! notre Pierre ! tu sais ? Tu te souviens de lui, Amélie ?

—Me souvenir de Pierre Philibert ? Pourrais-je l'oublier quand vous êtes là vivant ? Si nous vous possédons la vie, c'est grâce à lui !

—Je sais cela. N'es-tu pas heureuse de son retour, comme je suis heureux moi-même ? lui demanda-t-il en le regardant fixement.

Elle lui jeta ses bras autour du cou, par un élan involontaire ; elle était fort troublée.

—Heureuse ! Oh ! oui, mon frère, je le suis ... parce que cela vous fait tant de plaisir !

—Rien que pour cela, Amélie ? ça ne vaut guère la peine.

—O mon frère ! je suis heureuse d'être heureuse ! jamais nous ne serons capables de payer à Pierre Philibert la dette de reconnaissance que nous avons contractée.

—Chère petite soeur, fit-il, en l'embrassant, je savais que ma nouvelle te serait agréable. Viens, descendons, Pierre est en bas.

—Le Gardeur, dit-elle, — elle rougit et hésita — je pourrais parler à ce Pierre Philibert, que j'ai connu autrefois ... mais le reconnaitrai-je dans le vaillant soldat d'aujourd'hui ? Voilà la différence ! ajouta-t-elle, en répétant ce premier vers du refrain d'une chanson alors bien populaire dans les deux France.

Le Gardeur ne comprenait pas son hésitation.

—Pierre a bien changé, dit-il, depuis le temps où nous portions tous deux la ceinture verte du séminaire. Il est plus grand que moi ; il est plus sage et meilleur. Il l'a toujours été. Mais il a le même cœur noble et généreux qu'il avait quand il était jeune. Voilà la ressemblance ! continua-t-il, en tirant malicieusement la chevelure bouclée de sa soeur.

Amélie ne répondit pas, mais lui pressa la main en le regardant avec douceur. Le chevalier de la Corne, Mme de Tilly et le colonel Philibert causaient toujours avec animation.

—Viens, dit-elle, nous allons descendre maintenant. Et joignant l'action à la parole, comme toujours, elle lui prit le bras, descendit le grand escalier et entra dans le salon.

Philibert se leva à l'aspect de cette beauté qui lui apparaissait soudain. C'était bien cette femme gracieuse, cette ravissante créature qu'il avait évoquée dans ses rêves d'amour, pendant ses longues années d'absence, loin de la terre natale ! Elle gardait encore quelque chose de l'enfant charmante qui, les cheveux au vent, courait comme une nymphe dans les bois ombreux de Tilly. Mais quand il comparait la vive et légère jeune fille de ses souvenirs, avec cette grande et superbe femme demi rougissante qu'il voyait devant lui, il doutait, malgré les élans de son cœur, que ce fut elle, son idole, sa bien-aimée Amélie.

Le Gardeur le tira d'embarras. Il lui dit d'un air joyeux :

—Pierre Philibert, je te présente une jeune amie d'autrefois, ma soeur.

Philibert s'avança. Amélie fixa un instant sur lui ses beaux grands yeux noirs, et ne l'oublia plus jamais. Elle lui tendit la main avec grâce et franchise. Il s'inclina comme il eut fait devant la sainte Madone.

Les félicitations de Mme de Tilly et de la Corne de Saint-Luc avaient été bien cordiales, affectueuses même.

L'excellente dame avait embrassé Pierre, comme elle eut embrassé un fils, après une longue absence.

—Le colonel Philibert, dit Amélie, — et elle faisait un effort prodigieux pour paraître calme, — le

colonel Philibert est le bienvenu. Son souvenir ne nous avait pas quittés.

Elle regarda sa tante qui sourit et l'assura que c'était vrai.

—Merci ! mademoiselle de Repentigny, répondit le colonel, je vous avoue que je suis bien fier d'apprendre que l'on se souvient de moi ici. C'était l'une de mes espérances les plus caressées, et vous la comblez. Je suis heureux d'être revenu.

—Allons ! allons Pierre, interrompit la Corne de Saint-Luc, qui s'intéressait à cette petite scène intime. **Bon sang ne ment jamais.** Regarde, Amélie : ces épaulettes de colonel ! J'ai l'oeil perçant, moi, surtout quand je regarde ma jolie filleule. Cependant, j'avoue que je n'aurais pas reconnu notre aimable Pierre, dans ce colonel, si Le Gardeur ne me l'avait présenté, et je pense bien que vous ne l'auriez pas reconnu davantage.

—Merci de votre aimable attention pour moi, parrain, répondit Amélie, toute reconnaissante surtout de l'estime qu'il manifestait pour Pierre ; mais je crois que ma tante et moi, nous n'aurions pas manqué de le reconnaître.

—C'est vrai ! mon Amélie, confirma Mme de Tilly, c'est vrai ! Et nous n'avons pas peur, Pierre, — je veux vous appeler Pierre ou rien.

—nous n'avons pas peur que vous mettiez de côté, comme hors de

et pour cause. Sur nos frontières sauvages, vois-tu, le soldat est forcé d'être fidèle à ses vieux amis et à ses vieux habits. Il ne peut pas en avoir de nouveaux. J'ai passé cinq ans sans voir un visage de femme, excepté des Peaux Rouges. Il y en avait d'assez avenantes, soit dit en passant, ajouta le vieux militaire en riant.

—Je connais la galanterie du chevalier de la Corne, remarqua Pierre, elle est incontestable. Un jour que nous avions capturé tout un convoi de femmes de la Nouvelle-Angleterre, il les fit escorter au son du tambour, jusqu'à Grand-Pré, et il leur envoya un fût de vin de Gascogne, pour qu'elles pussent être mieux leur réunion avec leurs maris.

—Bah ! ces vilaines grues ! Ça n'était rien de drôle ! exclama de la Corne : elles étaient dignes de leurs chenapans de maris.

—Ce n'était pas l'opinion de ces soldats, répondit Philibert, car ils fêtèrent pendant trois jours leur heureux retour. Au reste, il y avait là des femmes de qualité. Et puis, les santés que ces gens-là buvaient en votre honneur auraient suffi pour vous immortaliser.

La Corne renvoyait toujours les compliments qu'on lui faisait.

—Tut ! tut ! tut ! mesdames, fitez tout cela est dû à la générosité de Pierre. Par pure bonté de cœur, il insista pour que ces femmes fus-

—Mais c'est la fortune de la guerre, ajouta-t-il, et, à la guerre, la plus cruelle fortune est la meilleure.

Mme de Tilly porta la main à son cœur pour comprimer son émotion.

—Hélas ! chevalier, dit-elle, les pauvres veuves ! je comprends ce qu'elles ont souffert ! Oui, la guerre a de terribles conséquences, mais aussi je le sais.

—Et que sont devenues ces infortunées ? demanda Amélie tout en pleurs.

Elle aimait ses ennemies, c'était dans son loyal caractère, et personne ne pouvait les aimer plus qu'elle.

—Oh ! nous en avons pris tout le soin possible. Le baron de Saint-Castin les a gardées dans son château tout l'hiver, et sa fille les a traitées avec un soin, un zèle, une tendresse, qui n'appartiennent qu'aux saints du ciel. Une noble, une adorable fille, va ! Amélie ! la plus belle fleur de l'Acadie, et la plus infortunée ... pauvre enfant ! que la bénédiction du Seigneur descende sur elle en quelque lieu qu'elle soit !

Rarement de la Corne de Saint-Luc avait parlé d'une façon aussi touchante. Il était fort ému.

—Comment est-elle si infortunée, parrain ?

Philibert regardait s'animer la figure et frissonner la paupière de la belle jeune fille, à mesure qu'elle parlait. Son cœur était tout dans son regard.

—Hélas ! répondit de la Corne, j'aimerais mieux ne pas répondre ! j'ai peur de douter du gouvernement moral de l'univers. Mais nous sommes des créatures aveugles, et les voies de Dieu ne nous sont point connues. Que personne ne se vante d'être fort, de crainte qu'il ne tombe ! Nous avons besoin du secours de l'Être suprême pour rester droits et parfaits. Je ne puis songer à cette noble jeune fille sans pleurer ! Oh ! la pauvre enfant ! la pauvre enfant ! ...

Mme de Tilly le regarda avec étonnement.

—J'ai connu le baron de Saint-Castin, dit-elle, quand il est venu faire hommage au château Saint-Louis des terres qui lui avaient été concédées en Acadie. Il était accompagné de sa fille unique, un enfant d'une douceur, d'une grâce, d'une amabilité parfaites. Elle avait juste l'âge d'Amélie. Les dames de la ville s'extasiaient devant cette jolie fleur de mai, comme elles l'appelaient. Au nom du ciel ! qu'est-il donc arrivé à cette chère enfant, chevalier de la Corne ?

De la Corne de Saint-Luc, fâché contre lui-même d'avoir entamé ce sujet pénible, et peu accoutumé à choisir ses expressions, répliqua brusquement :

—Ce qui lui est arrivé, madame ? ... ce qu'il peut arriver de pis à une femme. Elle aimait un homme indigne d'elle, un vilain malgré son rang élevé et les faveurs du roi ; un lâche qui l'abandonna, la trop confiante enfant, seule avec son désespoir ... Bah ! c'est la mode de la cour, disent ces gens-là. En effet, le roi a conféré de nouveaux honneurs à ce misérable au lieu de la châtier.

De la Corne ne dit plus un mot et vivement s'éloigna. Il avait peur de lancer des imprécations au roi comme à son favori.

—Qu'est-elle devenue, cette pauvre fille ? demanda Mme de Tilly en s'échouant les yeux avec son mouchoir.

—Oh ! toujours la même vieille histoire. Elle s'est sauvée de la maison, dans un moment de désespoir, pour n'avoir pas à soutenir le regard de son père qui allait revenir de France. Elle s'en est allée rejoindre les Indiens de Sainte-Croix, dit-on, et depuis lors, personne n'a plus entendu parler d'elle. Pauvre enfant ! Pauvre enfant !

Amélie rougissait et pâlisait tour à tour aux paroles de son parrain ; elle avait les yeux fixés sur le parquet, et se pressait contre sa tante comme pour y chercher du courage et un appui.

(A SUIVRE)



● Deviner ? Comment voulez-vous que je devine ?

mode, vos anciens amis, pour les nouvelles connaissances que vous avez nécessairement faites dans notre capitale.

—Mes connaissances, madame, ce sont celles d'autrefois ; elles ne vieillissent pas pour mon cœur. Je les aime et les respecte. Je me croirais perdu si j'avais à me séparer de l'une d'elles.

—Alors, elles sont plus durables que les tissus de Pénélope, et vous n'êtes pas comme cette reine qui défaisait, la nuit, ce qu'elle avait fait le jour. Parlez-moi de l'amitié qui ne s'use point !

—Pas un fil de mes souvenirs ne s'est rompu, pas un ne se brisera jamais, répliqua Pierre en regardant Amélie, qui tenait les mains de sa tante pour trouver un surcroît de forces.

Les femmes ont toujours besoin de s'appuyer sur quelqu'un.

—Morbieu ! quel est ce style de marchand ? s'écria de la Corne de la fille, des femmes, des tissus ! Il n'y a pour ces choses, Amélie, meilleure mémoire que celle du soldat ;

sent rendues à leurs maris. Pour moi, c'était un stratagème de guerre, une idée politique, que cette apparente générosité. Ecoutez bien ; suivez mon raisonnement : Je voulais la perte des hommes, et elle arriva comme je l'avais prévue. Ils sortirent trop tard à la réveillée, rentrèrent trop tôt le soir ; ils négligèrent les gardes et les piquets ; puis quand vinrent les longues nuits de l'hiver, ils restèrent à côté de leurs femmes, au lieu d'être avec leurs mousquets, près du feu du bivouac. Alors sonna pour eux l'heure de la destruction. Pendant une tempête horrible, au milieu des tourbillons de neige et dans l'obscurité profonde, Coulon de Villiers marcha avec ses troupes sur leur camp et fit veuves la plupart de ces malheureuses femmes. Elles tombèrent pour la seconde fois entre nos mains. Pauvres créatures ! J'ai vu, ce jour-là, quelle est souvent la triste destinée de la femme du soldat !

Une larme tremblait dans les cils épais du vieux militaire.

# Le Prince Vaillant

Roman historique du temps du roi Arthur

par  
HAROLD R. FOSTER

Un marchand oriental de pierres précieuses, qui a été dépouillé par des hommes qu'il avait engagés pour le protéger, s'est mis sous la protection des trois chevaliers. Ses serviteurs infidèles s'étaient mis en embuscade pour le dépouiller de nouveau mais ils sont pris au piège et le marchand reprend ses pierres précieuses.



"La loi du pays dit que les voleurs doivent perdre la main droite, mais c'est trop amusant ainsi. Nous ne répandrons pas le sang", dit Tristan. "Nous laisserons les moustiques s'occuper d'eux!"



La journée est splendide et les trois chevaliers chevauchent en chantant.

En arrivant à un pont en ruines, le Prince descend de cheval et lit une inscription presque complètement effacée par le temps: le Rubicon.



Le Prince Vaillant, se moquant, fait une envolée oratoire. "Et, à long temps, César mit le pied. Il prit la décision de traverser le Rubicon et il s'empara de Rome. Quand des émissaires romains allèrent voir le roi Edouard pour exiger un tribut, le roi les chassa d'Angleterre. Comme nous sommes des chevaliers anglais, nous ne serons peut-être pas très populaires à Rome."



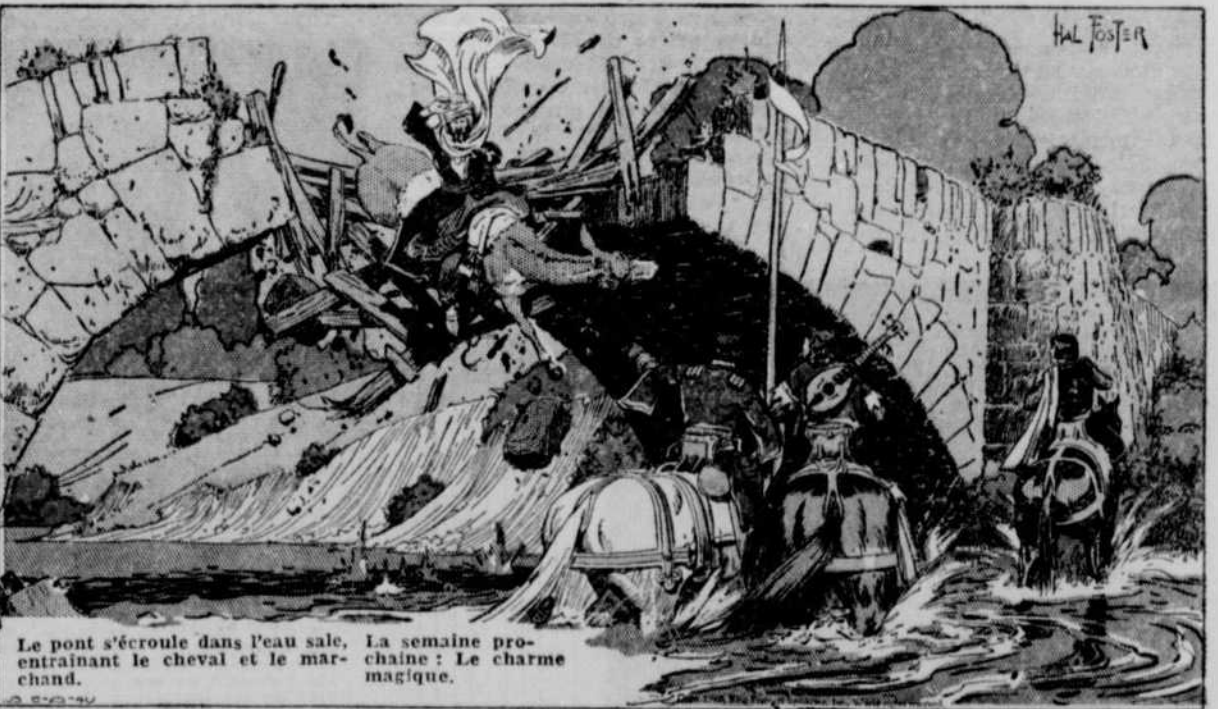
"Traversons quand même!" dit Sir Gavain. Et si nous ne prenons pas Rome, nous capturons peut-être quelques coeurs ou quelques sourires.



Le marchand hésite à les suivre parce qu'il craint d'abîmer ses riches vêtements.



Il préfère passer sur le pont dont le bois pourri craque et s'effondre sous lui!



Le pont s'écroule dans l'eau sale, entraînant le cheval et le marchand. La semaine prochaine: Le charme magique.



# ASTRONOMIE

(Collaboration spéciale)

## W.-E. HARPER (1878-1940)

Le 14 juin 1940, la science canadienne perdait un de ses plus éminents astronomes dans la personne du Dr William-Edmund Harper, directeur de l'Observatoire du Dominion pour l'Astrophysique, à Victoria. Son oeuvre scientifique couvre la période entière de la recherche astronomique au Canada.

A sa sortie de l'université en 1906, il est tout de suite engagé à l'Observatoire du Dominion, à Ottawa, qui avait été établi l'année précédente. Pendant plusieurs années, il fit partie de la division de l'Astrophysique, dont le principal travail consistait dans la mesure des vitesses radiales des étoiles et dans la détermination des orbites de binaires spectroscopiques.

Les succès de ce groupe de travailleurs émérites, dont Harper était le plus en évidence, firent sentir la nécessité d'un instrument plus puissant que celui d'Ottawa. C'est ainsi que le gouvernement canadien décida de l'établissement d'un grand observatoire moderne, qui fut dans la suite construit à Victoria, C. B. Ce fut Harper lui-même qui choisit cette localité après avoir étudié la transparence et la turbulence de l'atmosphère à plusieurs endroits du Canada. Subséquentement, on s'aperçut que le choix de Victoria était bien justifié, d'après l'étude de l'atmosphère qu'on répéta à toutes les saisons.

Né à Dobbinton, comté de Bruce, en Ontario, le 20 mars 1878, Harper reçut sa première éducation dans son village natal et continua ses études au high-school d'Owen Sound. Gradué de cette institution, il dut, comme tant d'autres courageux jeunes hommes de ce temps, se faire instituteur pendant trois années afin de trouver les fonds nécessaires pour finir ses études scientifiques. Il entra à l'université de Toronto à l'automne 1902 et en sortit le premier gradué du cours d'astronomie nouvellement institué. La société astronomique Royale du Canada lui décerna sa première médaille d'or. Le jour même qu'il recevait son diplôme à l'université, son avenir comme astronome professionnel fut définitivement scellé, car il reçut ce jour-là un télégramme l'informant qu'il était engagé à l'Observatoire du Dominion.

Il a consacré presque toute sa vie à l'étude des mouvements et des distances d'étoiles par la méthode spectroscopique. Durant les 13 années qu'il travailla à Ottawa, il a publié pas moins de 50 mémoires, la plupart sur le sujet des vitesses radiales observées et des orbites d'étoiles binaires spectroscopiques déduites de l'observation. Peu de temps après sa nomination à Victoria, en 1919, il entreprit, de concert avec Young, l'étude des parallaxes spectroscopiques. Après plusieurs années d'un travail intensif, il publia en

1924 une liste de plus de 1100 parallaxes, calculées sur les plaques obtenues au spectrographe de Victoria. Plus tard, Harper continue seul ses investigations sur des étoiles de Classe A, beaucoup plus difficiles à aborder. C'est ainsi qu'il accumula près de 700 parallaxes d'étoiles de cette classe, dont la liste n'est pas encore publiée.

Mais Harper est surtout renommé par ses mesures de vitesses radiales et d'orbites d'étoiles binaires. Dans ce champ particulier, la somme de travail qu'il a fourni n'a été approchée par aucun autre astronome. En fait, avec 100 orbites à son crédit, il se trouve à avoir mesuré le quart des binaires actuellement trouvées. Sa contribution à la mesure des vitesses radiales est également importante. Pendant ses 21 années passées à Victoria, il a pris des mesures sur plus de 7000 plaques photographiques.

Mais ce savant si éminent et si actif trouvait encore moyen de travailler à la diffusion de l'astronomie parmi les masses. Depuis le temps où il étudiait, il est toujours resté un membre enthousiaste de la Société astronomique Royale du Canada, et il a fréquemment assumé des charges d'administration tant au centre d'Ottawa qu'à celui de Victoria. Pendant les deux années qu'il a occupé la présidence de la Société nationale, en 1928 et 1929, il a publié une série d'articles d'intérêt populaire, qui ont été reproduits par tout le Canada. Pendant douze ans, il donna des causeries mensuelles à la Radio de Victoria, sur des sujets d'astronomie populaire.

Comme homme, le Dr Harper était universellement respecté et admiré par un grand cercle d'amis et de connaissances. Sa sincérité et son intégrité étaient les notes caractéristiques de son caractère. Joignez à cela un esprit altruiste et un dévouement entier à sa profession, et vous aurez la raison des succès qu'il a remportés durant sa féconde carrière.

● Mission astronomique des 7 et 8 septembre, à St-Maurice-de-Terrebonne. — Photo : une lueur aurorale avec la marche, de gauche à droite (O. à E.) des étoiles de la Grande Ourse, de 12 heures 30 à 1 heure 30 (h. d'été). Durée de pose : 1 heure, avec grande ouverture du diaphragme.

(Photo GUIMONT)



C'était aussi un sportif accompli. Pendant sa jeunesse, il fut un excellent joueur de soccer et plus tard il devint un enthousiaste du tennis, du badminton et du golf.

Ses activités sociales se sont confinées surtout autour de l'église métropolitaine de Victoria, dont il fut un membre du conseil d'administration pendant vingt ans.

Sa grande science et les services qu'il a rendus à l'astronomie ont été reconnus de diverses manières. Après avoir gradué en 1907, il obtenait le degré M. A. de l'université de Toronto. En 1913, il est nommé Fellow de la Société astronomique Royale du Canada, dont il a déjà été président. Avec sa nomination comme assistant directeur de l'Observatoire de Victoria, il est élu membre de la Société Royale du Canada, la plus importante société savante de son pays natal. A la dédicace de l'Observatoire David Dunlap de l'université de Toronto en 1935, il se voit conférer le titre de Docteur ès Sciences, honoris causa, par son Alma Mater. Peu de temps avant sa mort, on lui accorde un dernier honneur en l'élevant vice-président de la section de mathématiques et de physique de la Société Royale du Canada.

C'est quand il fut délégué au Congrès général de l'Union astronomique internationale, tenu à Stockholm en août 1938, qu'il attrapa la pneumonie. Il fut sous traitement en Allemagne pendant plusieurs semaines, mais il dut quitter précipitamment ce pays sous la menace de guerre. Après son retour au Canada, sa santé s'améliora quelque peu, et il tenta de continuer ses acti-

vités scientifiques. Mais sa santé était trop compromise; une rechute lui fut fatale.

Les astronomes ont perdu un ami sincère et le Canada un patriote et un homme de science distingué.

(Extrait d'une biographie de R. Meldrum Stewart, astronome à Ottawa)

### Nouvelles de Montréal

Nos confrères de Montréal surveillent toujours le ciel avec une assiduité remarquable. Comme des amateurs vraiment dignes de ce nom, ils savent sacrifier à leur science de prédilection quelques heures de sommeil, pour profiter d'un ciel admirable. C'est ainsi que le 7 septembre, une mission astronomique a été organisée par MM. J.-Edgar Guimont, fondateur de l'Institut d'Astronomie et de Philosophie du Canada, De Lisle Garneau et Roland Lespérance. Le groupe s'est rendu en auto à Saint-Maurice de Terrebonne, à 25 milles au nord de Montréal. Là, de 10 h. du soir à 5 h. du matin, loin des lumières de la ville, dans une atmosphère limpide, ils ont pu repérer et admirer les milles curiosités du ciel, dans l'excellent réfracteur de 4 pouces de M. Garneau.

M. Guimont avait eu soin de se munir de ses appareils photographiques. Grâce à son amabilité, nous pouvons reproduire deux de ses photos prises dans le courant de la nuit. Nos félicitations à nos amis de Montréal!

## HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ

### 6---L'Égypte

par M. PATRICE BUET  
d'après les dessins et reconstitutions de M. Goichon.

#### LE DECLIN

● Expédition astronomique des 7 et 8 septembre 1940, sur la propriété de M. et Mme M. Daoust, à St-Maurice (comté de Terrebonne), organisée par des astronomes amateurs, MM. J.-E. Guimont et D. Garneau, avec le concours de M. R. L'Espérance. — De gauche à droite : MM. Guimont, L'Espérance et Garneau.

(Photo GUIMONT).



157. — SÉSOSTRIS

C'est à Ramsès II, surnommé Sésostris, que devait appartenir de relever l'Égypte de cette nouvelle période d'anarchie. Par la durée de son règne, par l'autorité de son gouvernement, par la grandeur de ses entreprises, Sésostris par certains côtés évoque dans l'histoire, une image assez semblable à celle de Louis XIV. Prince vaillant et fort, il se donna le titre de Maître des Deux-Mondes. Constructeur, il fit élever des monuments nombreux et remarquables, tels que les deux temples souterrains d'Ipsamboul en Nubie, le Ramesséum de Thèbes, les Obélisques de Louqsor, le Colosse de Memphis. Sa cour était brillante et active. Malheureusement elle cachait sous la splendeur de ses dehors des tares qui la déshonoraient par sa cruauté et sa vanité.



158. — L'ENVERS D'UNE GLOIRE

La gloire de Sésostris fut, en effet, loin d'être exempte de taches? Si ce Pharaon fameux eut la magnificence du Roi-Soleil, il n'en est guère les autres qualités.

Despote licencieux et cruel, il fit peser sur les Hébreux un joug de fer, et c'est lui qui publia l'odieuse édit ordonnant de faire périr tous leurs enfants mâles.

Artiste vaniteux et sans scrupules, il n'hésita pas à attribuer plusieurs monuments réalisés par ses prédécesseurs, dont il effaça les noms sur les stèles pour les remplacer par le sien.

Aussi les beaux jours de ses débuts s'achevèrent-ils tristement dans de nouvelles incursions de Barbares, notamment des Libyens, dont il se vit finalement contraint d'accepter l'établissement dans le Delta.

# Notre-Dame-des-Neiges de CHARETTE

par l'abbé Jacques de Charette,

Au point de vue historique, cette paroisse doit son nom à monsieur Edouard de Charette qui en est le fondateur. Ce dernier arriva ici en 1874. Il s'établit près de la rivière Yamachiche qui longe gracieusement la partie nord du village actuel. Il défricha d'abord un petit lopin de terre et, en 1875, construisit une scierie.

Un peu plus tard, en 1881, à la demande des cultivateurs de Saint-Elie de Caxton et de Saint-Barnabé, il bâtit un moulin pour moudre le grain.



● J.-H.-Donat PICOTTE, curé actuel.

De 1881 à 1900 l'on défricha les lieux circonvoisins des deux moulins et quelques familles vinrent s'y établir.

En 1900, l'on assista à une phase très importante dans l'histoire de la fondation de Charette. En effet, la voie ferrée du Canadien National qui relie Québec-Montréal est ouverte, et au mois de mai de la susdite année, les citoyens acclament à la gare l'arrivée du premier train. Ce fut le début d'une ère de progrès pour l'industrie et le commerce. Le commerce du bois, en particulier, prit une telle importance que M. Edouard de Charette dut construire une nouvelle scierie plus grande et mieux équipée. Dès 1910 l'on pouvait compter une cinquantaine de familles, et monsieur de Charette était comme l'âme de la petite patrie naissante. Grâce à lui, les gens avaient du travail, il y avait du pain dans chaque foyer et du bonheur. Ajoutez à cela la beauté du site : un beau petit

village au flanc des Laurentides et baigné par une belle petite rivière — et deux moulins en activité et des gens gais qui vont et viennent en fredonnant parfois des refrains de chez nous. Aussi la place prenait de l'importance — des gens venaient de partout pour y travailler — de nouvelles terres se défrichaient, si bien qu'en 1918, Charette était constituée civilement comme paroisse autonome.

Hélas en 1930, le malheur s'abattit sur la paroisse. Les feux de forêt ravagèrent la région. Les fils de M. Edouard de Charette, Joseph et Alphonse, durent fermer leur scierie. Ce qui eut pour effet de ralentir le développement de la paroisse.

## Au point de vue religieux

Au mois d'avril 1908, monsieur l'abbé Duguay, curé de Saint-Barnabé, fut nommé par son Excellence Mgr Cloutier, évêque des T.-Rivières, pour desservir les fidèles du poste Charette. On comptait déjà 45 familles. Le 30 juillet de la même année, monsieur Duguay célébra la première messe dans l'école qui devint plus tard la salle paroissiale.

Mais l'école étant trop petite, la construction d'une église fut décidée; les travaux commencèrent et se poursuivirent si rapidement que, le 19 octobre 1908, monsieur Duguay pouvait y célébrer la 1ère messe. En 1912, monsieur l'abbé Dionis Gélinas, maître de chapelle de la cathédrale, devint le premier prêtre résidant avec le titre de desservant. Deux ans après, le 17 avril 1914, la paroisse était érigée canoniquement sous le joli vocable de Notre-Dame des Neiges.

La population allant sans cesse croissante, il fallut dilater les murs de la première église. En 1925, l'on vit se dresser l'église actuelle, dont une bonne partie des travaux furent faits à la

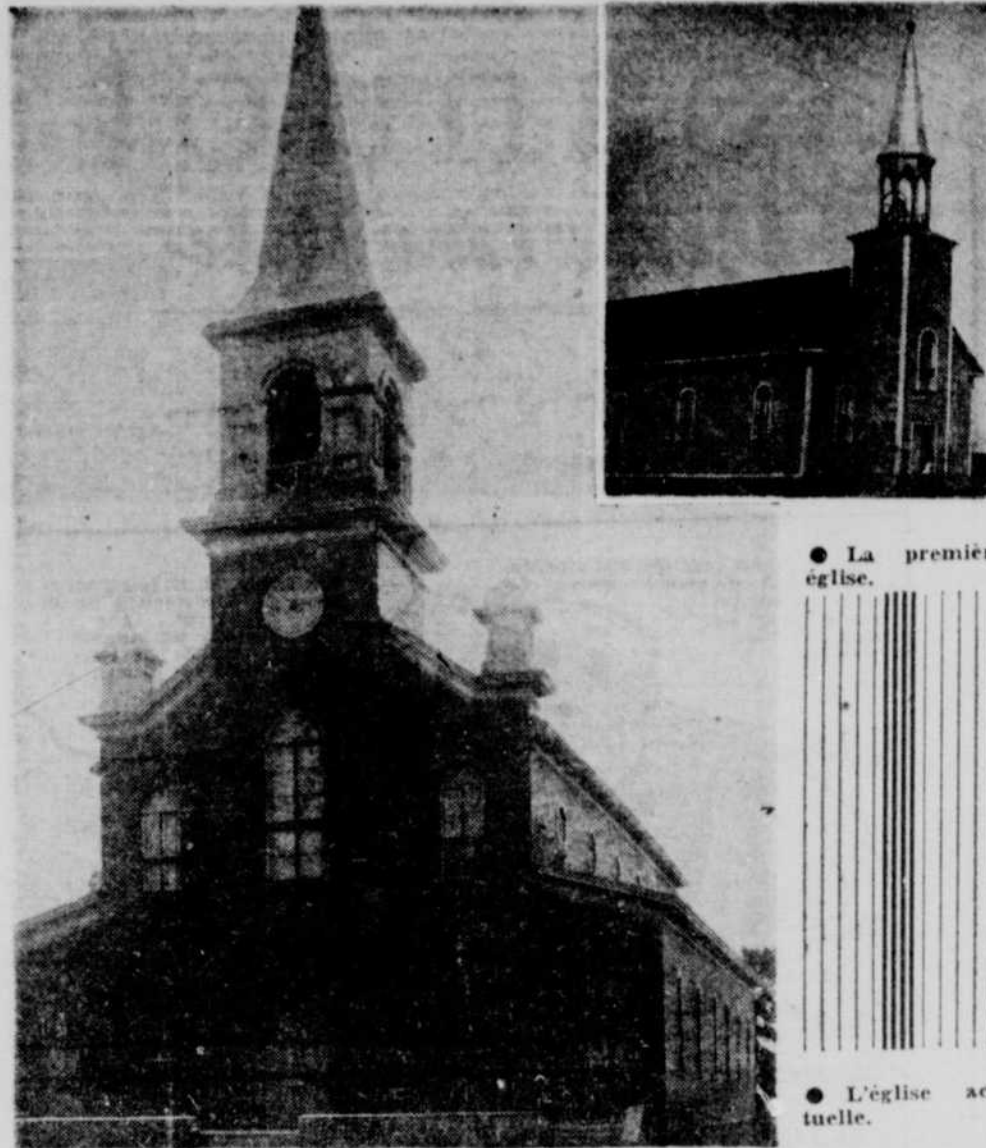


● Le presbytère.

corvée. Elle mesure 120 pieds de long par 60 de large et peut contenir 700 personnes.

L'on ne négligea pas non plus l'éducation religieuse des enfants. En 1923, la direction de l'école du village fut confiée aux révérendes Soeurs de l'Assomption de Nicolet.

En 1931, la Commission scolaire, avec



● La première église.

● L'église actuelle.

l'aide du gouvernement provincial, dota la paroisse d'un magnifique couvent. Chacun sait la part que prit monsieur le curé Raoul Lamy dans la réalisation de ce beau projet.

Voici les noms des différents curés qui ont dirigé la paroisse depuis son érection canonique : M. Dionis Gélinas de 1912 à 1929; M. Raoul Lamy de 1929 à 1940 et l'abbé J.-H.-Donat Picotte, curé actuel.

## Au point de vue civil

La Commission scolaire fut formée le 12 juillet 1915. M. Albert-D. Diamond fut choisi comme président. Voici les noms des premiers commissaires : MM. Joseph Auger, Edouard Auger, Elzéar Samson, Eddy Bournival et pour secrétaire, M. Wilfrid Bellemare. Ce n'est que le 9 février 1918 que la paroisse fut reconnue civilement par un bill de la législature provinciale. Le 5 mars suivant, la paroisse se donna un conseil composé comme suit : Le maire, M. Joseph de Charette, et comme conseillers, MM. Joseph Auger, Alfred Auger, Arthur-A. Gélinas, Arthur Marcouiller, Louis Bournival, Evariste Boisvert, et comme secrétaire, M. Wilfrid Bellemare.

## Etat actuel et perspectives d'avenir

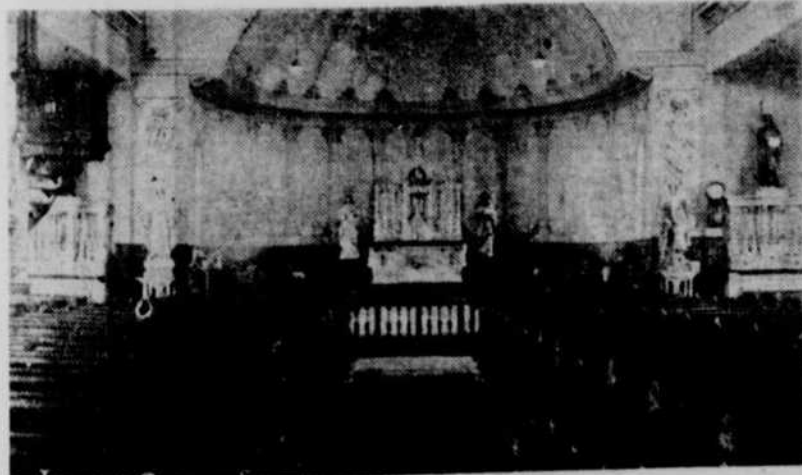
Comme on peut le voir par les quelques notes historiques précédentes, Notre-Dame des Neiges de Charette est maintenant une paroisse bien organisée. Elle compte actuellement 198 familles dont 103 dans le village, avec une population de 1145 âmes. Elle possède un cercle de fermières de 80 membres et un cercle agricole florissant.

Le tiers-ordre, la ligue du Sacré-Coeur, la J. E. C. et les petits Croisés groupent les différents âges des fidèles. Un corps de marguilliers surveille les intérêts matériels de la fabrique, tandis qu'un comité paroissial d'Action catholique veille aux intérêts spirituels des paroissiens.

Il n'est pourtant pas sans intérêt pour le lecteur de savoir que Charette est appelé à se développer davantage. Rien de surprenant qu'un jour ou l'autre une compagnie vienne ouvrir ici une manufacture. Le maire actuel, M. Raymond Gélinas, est un homme d'affaire très entreprenant. Son conseil est composé de membres progressifs, soutenu par une population qui veut le progrès bien compris. Le village est traversé par le C. N. R. ce qui en fait comme le centre des paroisses avoisinantes. Il est desservi également par deux lignes électriques de 66000 volts chacune. Une petite rivière dont les eaux sont très utilisables, un système d'aqueduc, un terrain ferme et bien égouté, une succursale de banque, garages, boutiques de forge et de menuiserie, etc., etc.

A la campagne, il y a quelques vieilles terres à vendre, mais pour des causes particulières, car le sol est fertile.

L'industrie laitière y est florissante. Et bientôt les meilleurs cultivateurs de la région seront groupés en une forte coopérative pour la vente du lait, du beurre et de la crème. A plusieurs endroits, le sol est merveilleux pour la culture des patates, des fraises, du bié d'Inde et des fèves. Bref! les citoyens de Charette ont raison d'être fiers de leur paroisse et d'espérer d'autres développements progressifs.



● Intérieur de l'église actuelle.



● Le couvent.

● La salle paroissiale, qui fut la première école où se disait jadis la messe.

# BAnQ NUMÉRIQUE

## *Page(s) manquante(s) ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ  
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

[https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire\\_reference/index.html](https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html)

ou par téléphone **1-800-363-9028**

**Bibliothèque  
et Archives  
nationales**

**Québec** 